

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

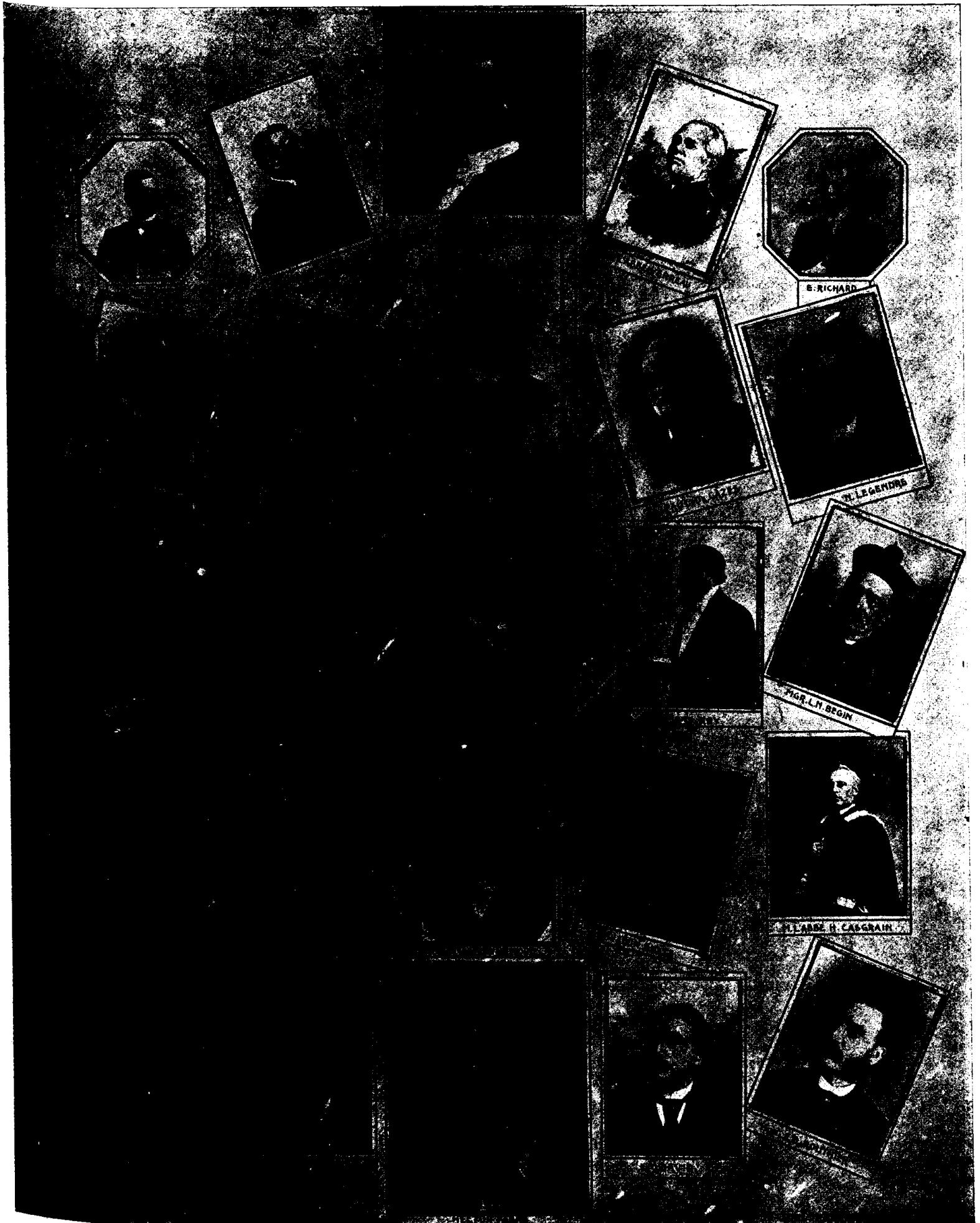
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 842

MONTREAL, 23 JUIN 1900

5c LE No



LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA (section française)

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

MONTRÉAL, 23 JUIN 1900

PUBLIE PAR LA

Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE NUMÉRO-SOUVENIR

Notre prochain numéro surpassera tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour. Il contiendra sept grandes compositions canadiennes originales, expressément faites pour nous, par les célèbres artistes suivants : MM. Julien, Brodeur, Labelle, Barré, Massicotte, Delfosse et Savard, et le groupe des portraits de ces artistes par M. Alphonse Venne, ainsi que des notes biographiques.

Nos lecteurs auront là une idée exacte du savoir faire de nos meilleurs dessinateurs. Cet essai, sans précédent, nous vaudra certainement une augmentation considérable de notre tirage, aussi prions-nous nos lecteurs et nos dépositaires de donner leur commande d'avance, afin que nous puissions satisfaire tout le monde.

MM. les annonceurs devraient nous faire parvenir la copie de leurs annonces avant le 21 juin, si c'est possible.

Ce numéro extraordinaire sera en vente le 26 juin courant.

NOTES DE LA DIRECTION

Amateurs photographes, préparez-vous pour notre concours du mois de juillet prochain.

Nous prions nos lecteurs de lire attentivement les conditions du concours. Nous ne demandons pas seulement le nom des auteurs, nous voulons aussi les titres des ouvrages.

Notre numéro spécial paraîtra la semaine prochaine. C'est un numéro unique dans les annales du journalisme canadien. Les premiers artistes canadiens-français du pays y donneront chacun une composition typique.

Notre circulation augmente chaque semaine, nos efforts pour mieux faire sont récompensés et nous continuerons à suivre le programme que nous nous sommes tracé. Le doyen des journaux illustrés de langue française en Amérique va battre la marche à ses confrères.

Nous avons conclu des arrangements qui nous permettent d'annoncer à nos lecteurs que nous commencerons prochainement à publier une galerie canadienne de premier ordre. Tous nos hommes célèbres défilent sous les yeux de nos lecteurs. Ces portraits seront dessinés à la plume par un de nos meilleurs artistes et pourront être encadrés avec avantage. Il faut conserver le souvenir de nos célébrités.

GRAND CONCOURS

OUVERT A TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"
DU 1ER AU 30 JUIN

Nos écrivains ont publié plusieurs bons ouvrages. Nous avons cru qu'il serait intéressant de savoir quels sont les meilleurs qui ont paru jusqu'à ce jour. Cela aiderait dans leur choix les gens qui veulent consacrer un coin de leur bibliothèque aux livres canadiens. En ce temps de réveil littéraire, nous avons cru qu'il serait à propos d'ouvrir un concours afin d'être fixé sur ce point.

Quel est, d'après vous, le meilleur choix de dix ouvrages produits par des écrivains Canadiens-français ?

Nous n'exigeons pas de commentaires. Nous ne voulons qu'une liste des dix ouvrages que vous considérez comme les meilleurs et les plus propres à faire partie d'une bibliothèque de famille.

Aux auteurs des douze meilleures réponses, nous accordons les prix suivants :

1er prix, \$5.00 ; 2me prix, un an d'abonnement ; 3ème prix, six mois d'abonnement ; 4ème prix, quatre mois d'abonnement ; 8 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les réponses doivent être signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 30 juin prochain et nous publierons dans le second numéro de juillet, les pseudonymes des concurrents qui auront mérité des prix. Les gagnants nous enverront alors leur véritable nom et la copie de la liste primée.

Les réponses seront jugées par un comité de trois personnes qualifiées.

Si peut-être ce concours paraît restreint, il sera suivi d'autres plus généreux : chaque abonné pourra donc espérer gagner un prix.

ENTRE - NOUS

Pierre Corneille qui n'était pas un imbécile, paraît-il, a résumé dans un joli vers l'état d'âme de la femme qui veut ignorer la signification du mot "pardon."

"Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !"

Nous venons d'en avoir une nouvelle preuve et les conséquences en ont été tellement tristes que le public s'en est ému avec raison et que les sympathies sont allées tout droit aux offenseurs en déplorant l'implacable quoique légale rancune de l'offensé.

L'an dernier, une femme, — mieux vaut ne pas la nommer — intenta une action en dommages contre deux voisins, mari et femme, pour injures verbales. Les défenseurs, très pauvres, demandèrent à la cour la permission de plaider *in forma pauperis*, mais cette faveur leur étant refusée, tous deux furent condamnés par défaut à payer à la demanderesse la somme de cent piastres et les frais et à défaut de ce faire à rester en prison jusqu'à parfait paiement, ce qui dans le cas actuel équivalait à dire jusqu'à extinction de chaleur naturelle ou de pardon de la part de la demanderesse.

Mais celle-ci — la femme qu'on ne nomme pas — voulant jouir de la vengeance douce à l'esprit du sexe faible — fit, forte de son jugement, arrêter le représentant du sexe fort, le mari, et le fit conduire en prison. C'était son droit, droit féroce, et elle en usa, malgré les supplications de la femme, à genoux, en pleurs, demandant au milieu de ses sanglots l'ultime grâce de lui permettre de payer une piastre par semaine.

L'homme, le mari, le chef de famille, le pivot de ce petit monde pauvre, s'en fut donc en prison, — il le fallait bien — de par la demande expresse de la femme offensée et qui usait de son droit.

Elle avait raison légalement, toujours, c'est évident, mais cette injure verbale dont elle se plaignait et pour laquelle la cour lui accordait cent dollars de dommages et les frais quelle était-elle ? Nous l'ignorons, nous voulons l'ignorer, mais cette femme devait savoir que

l'homme et sa compagne qu'elle poursuivait n'avaient pas un sou vaillant, et si elle a poussé les choses jusqu'au bout, jusqu'à l'emprisonnement de ses calomniateurs, c'est purement, spécialement, seulement, absolument par esprit de vengeance.

Est-ce bien ?

Vous ne le croyez pas et vous avez raison.

Soyons logiques et charitables. Cette femme calomniée est bonne chrétienne, et, matin et soir, fait sa prière, cette adorable prière que nous faisons tous, et dit en s'agenouillant ! "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés," et, c'est cette même femme, cette chrétienne qui, d'un pas léger, va satisfaire sa vengeance en faisant emprisonner l'homme qui l'a offensée.

Est-elle vraiment sincère, quand elle prie ?

Mais, ce n'est pas tout ; la même femme, deux jours après l'arrestation et l'emprisonnement de l'homme, fait arrêter, sur sa demande expresse, l'épouse du malheureux, mère de cinq enfants, dont le dernier vient de voir le jour.

"Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme."

Le nouveau né doit suivre sa mère, la plaignante n'avait que du fiel à lui donner et c'est du lait qu'il lui fallait à ce petit, et c'est peut-être d'un cœur léger que l'offensée s'endormit ce soir-là en demandant à Dieu de lui pardonner ses offenses comme...

Et pendant que cette femme faisait des rêves d'or et de vengeance satisfaite, trois êtres étaient en prison et quatre enfants, le reste de la famille, criaient famine et demandaient leurs parents.

C'est tout. L'histoire finit là, les uns sont en prison, les autres, on ne sait où, et la plaignante, la femme calomniée, — peut-être, car il n'y a pas eu de défense, — se délecte dans sa vengeance.

Eh bien ! non, ce n'est pas fini.

Au-dessus des tribunaux, qui ne font qu'appliquer la loi, au-dessus des mandats d'emprisonnement, au-dessus des huissiers, policemen et autres gens, il y a la conscience publique qui s'insurge, non devant la loi, mais contre cette féroce qui vient de diablement compromettre sa réputation qui n'avait peut-être — toujours peut-être — été qu'effleurée dans une discussion ou un raconter de portière.

. Les injures verbales ! Sont-elles toujours vaines, sincères, vraiment pensées ?

Je ne le crois pas.

Un jour, il y a quelque vingt ans de cela, nous étions réunis une douzaine de tous les âges, quand, dans le cours d'une discussion, l'un dit à l'autre :

— Monsieur, vous êtes un imbécile, un crétin, etc.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, je vous le répète, vous êtes un...

— Très bien ! En face de tous ces messieurs, voici une bible, et notre ami X... est juge de paix, voulez-vous jurer sur les saints Evangiles qu'en votre âme et conscience et au meilleur de votre connaissance vous croyez que je suis un imbécile, un crétin, etc.

— Mon cher, je ne veux pas jurer cela, mais je paie la traite.

On avait affaire à deux hommes d'esprit, mais si une femme avait été un de ces deux hommes ? !

On se battrait encore !!!

. On trouve toujours quelque chose d'intéressant dans les livres bleus.

Je viens de feuilleter le dernier rapport du surintendant de l'instruction publique et j'ai voulu me rendre compte de la moyenne du traitement des instituteurs et des institutrices, sujet qui mérite d'attirer notre attention.

C'est le comté de Sherbrooke qui figure en tête avec honneur.

Instituteurs laïques brevetés.....	\$610
— — — non brevetés.....	700
Institutrices laïques brevetées.....	201
— — — non brevetées....	154

Les instituteurs non brevetés reçoivent plus que leurs confrères brevetés. Pourquoi ?

Dans le comté de Terrebonne, on remarque la même anomalie apparente :

L'instituteur breveté a \$360 d'appointements, tandis que celui qui n'a aucun diplôme reçoit \$400.

Les instituteurs brevetés les plus lamentablement payés sont ceux du comté de Maskinongé, à qui il n'est alloué que \$156 par an !

Il n'y a pas un cocher ou un valet de chambre dans toute la province qui ne gagne davantage, tout en étant marié, logé, chauffé, éclairé et blanchi.

Dans le comté de Richelieu, les institutrices non brevetées reçoivent \$50. par an, c'est-à-dire pas tout à fait quatorze cents par jour !

Il y a comme cela plusieurs centaines de jeunes filles qui ne gagnent pas de quoi se nourrir convenablement, et qui préfèrent vivre misérablement plutôt que de se faire servantes. Elles ont tort, car il faut bien le reconnaître, nous vivons dans un pays où l'institutrice est moins considérée que la demoiselle qui lave la vaisselle, puisque celle-ci est mieux payée que l'autre.

Où est le remède ?

Il est bien simple, ayez une bonne loi et forcez les contribuables à payer décemment les instituteurs et les institutrices.

* * Le comte de Clève est décidé à visiter l'Exposition de Paris.

Que ce monsieur voyage ou non, cela nous est bien égal, mais la nouvelle prend une certaine importance quand on apprend que c'est Guillaume II, empereur d'Allemagne, qui va se promener ainsi sous le nom de comte de Clève, l'un de ses cinquante-six titres de souveraineté.

Quand à sa conjointe, comme elle déteste Paris et les Français, ce qui prouve clairement un manque complet d'éducation, son auguste époux la laissera au château d'Urville, en Lorraine, où il la reprendra pour la ramener au domicile conjugal, après sa petite excursion dans la Ville Lumière.

Les Canadiens qui sont à Paris auront donc, peut-être, le hasard de voir Guillaume II et la satisfaction de ne pas rencontrer sa femme.

LÉON LEDIEU.

NOS GRAVURES

LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA. — SECTION FRANÇAISE

Nous sommes certains de contenter la curiosité légitime d'un grand nombre de nos lecteurs en publiant les portraits des membres actuels de la Société Royale, et en leur donnant quelques notes explicatives sur ce corps dont l'existence n'est pas suffisamment connue du public.

La Société Royale du Canada a été fondée par le marquis de Lorne, durant son séjour en ce pays comme gouverneur-général. Il s'assura d'abord le concours des citoyens canadiens-français et anglais les plus distingués dans les lettres et les sciences, puis il les convoqua en assemblée, à Montréal, le 29 décembre 1881. On y arrêta les clauses de la constitution et des règlements, et la première réunion annuelle eut lieu à Ottawa, le 25 mai 1882. La Société fut incorporée, par acte du Parlement fédéral, en mai 1883.

La Société Royale a pour but : 1o. D'encourager l'étude de la littérature et des sciences ; 2o. De publier périodiquement les morceaux qui lui sont soumis et le rapport de ses travaux, etc. ; 3o. D'offrir des prix pour travaux relatifs au Canada ; 4o. D'aider à la formation de collections diverses sur l'histoire naturelle et l'archéologie canadienne. Elle est divisée en quatre sections, nommément : 1o. Littérature française, histoire, archéologie, etc. ; 2o. Littérature anglaise, histoire, archéologie, etc. ; 3o. Mathématiques, chimie et physique ; 4o. Géologie et biologie.

A l'origine le nombre des membres de chaque section était de vingt, mais il a atteint graduellement celui de vingt-cinq.

Actuellement, la section française se compose de

tous les membres dont nous publions les portraits dans une autre page.

A la réunion du 29 mai dernier, notre éminent collaborateur, M. Louis Fréchette, a été élu président général de la société et M. Léon Gérin, président de la première section.

Depuis la fondation de la société, la mort a enlevé, à la section française, les remarquables écrivains suivants : M. l'abbé Bois, l'hon. P.-J.-O. Chauveau, Oscar Dunn, Faucher de Saint-Maurice, Joseph Marmette, l'hon. Joseph Tassé, A. Lusignan, M. l'abbé Cuoq. M. Napoléon Bourassa s'est retiré.

Les sociétaires paient une contribution de deux dollars par année et ne reçoivent aucune aide pécuniaire du public ou du gouvernement. Ils donnent gratuitement au gouvernement leurs articles qui entrent dans le volume annuel.

Le gouvernement imprime ce volume à ses frais pour le répandre dans 700 bibliothèques de l'étranger.

La section française fournit chaque année de sept à dix ouvrages, au volume en question. C'est, paraît-il, autant que n'importe laquelle des trois autres sections.

Les comptes publics montrent que le coût du volume varie de \$3.200 à \$4.500 selon le nombre de pages et les illustrations. La Chambre vote toujours \$5.000 dans ce but. La balance non dépensée retourne au trésor.

Terminons ces notes rapides en disant qu'il est regrettable que la section française n'ait pas un montant à sa disposition pour récompenser les meilleurs ouvrages parus dans l'année. Cela lui permettrait de donner une impulsion durable à notre littérature française et étendrait considérablement sa sphère d'influence. N'en a-t-il jamais été question ? La chose est-elle impossible ? Nous serions bien aise de connaître l'opinion de nos immortels sur ce sujet.

LA SEMAINE ILLUSTRÉE

Le National a inauguré son nouveau terrain par une splendide victoire sur le club Toronto. Une grande foule se pressait dans ses vastes estrades et ne lui ont pas ménagé les applaudissements. Notre club semble marcher tout droit au championnat. Son équipe est de premier ordre et ses chances de succès sont plus grandes que jamais.

Nos lecteurs ne sont pas sans connaître la lamentable histoire d'emprisonnement pour dettes dont notre artiste a reconstitué une des scènes.

L'an dernier, une dame Langevin intenta à ses voisins, William Deschênes et son épouse, une action en dommages au montant de \$200 pour prétendues injures verbales. William Deschênes est un infirme qui mendie son pain. Sa femme, mère de cinq petits enfants, travaille comme blanchisseuse lorsqu'elle peut obtenir de l'emploi.

Les époux Deschênes, n'ayant pas les moyens de se défendre, furent condamnés " par défaut " à payer à la demanderesse la somme de cent piastres et les frais, à titre de dommages intérêts. On sait que l'emprisonnement pour dettes existe encore dans notre pays. Une personne condamnée à payer \$50 à titre de dommages intérêts, résultant d'injures verbales, peut être condamné à la prison et y rester incarcérée tant qu'elle ne satisfait pas au jugement. C'est une relique des temps barbares ! Nous admettons que l'emprisonnement en matières civiles peut quelquefois être justifiable, mais le juge devrait toujours avoir un pouvoir discrétionnaire.

Une demande d'emprisonnement fut donc faite dans la présente cause, contre les époux Deschênes. Nous avons dit que Deschênes est un malheureux infirme, incapable de travailler et obligé de mendier son pain. Sa femme venait de donner naissance à son cinquième enfant, lorsque la règle pour contrainte par corps leur fut signifiée.

Le mari fut d'abord emprisonné et le lendemain matin, à la requête de la demanderesse, Madame Deschênes fut incarcérée à son tour. L'on ne saurait décrire la scène de larmes à laquelle les voisins, attroupés sur la ruelle Providence, assistèrent, au départ

de la malheureuse débitrice. Ses petits enfants appelaient leur mère et refusaient de la laisser partir.

L'huissier, chargé du bref d'exécution, était lui-même très ému. La femme Deschênes partit avec son dernier né dans les bras, et à midi, elle franchissait le seuil de la prison.

Les quatre autres petits enfants, dont l'aîné est âgé de six ans, sont restés à la maison. Et le journal qui publie ces détails navrants ajoute :

" Nous ne croyons pas que les annales judiciaires de Montréal fassent mention d'une autre affaire semblable. C'est bien le cas de dire : *Dura lex !* "

Un accident terrible s'est produit, il y a quelques jours, sur la voie du Grand-Tronc à Saint-Henri. Un laitier, M. Michel Carrière, et un jeune homme Napoléon Tellier, retournaient à leur résidence en voiture, quand ils furent frappés par le train de Toronto en traversant la voie, à la rue Sainte-Elisabeth. Il n'y a pas de barrières à cet endroit et cette traverse qui est très fréquentée est un danger public qui devrait émouvoir les autorités soucieuses de la vie des citoyens. Plusieurs accidents ont déjà eu cet endroit pour scène et il serait temps qu'on prit les précautions voulues.

LES SPHINX

La pyramide au ciel dresse son épouvante,
Dans l'immensité blonde, où le désert s'étend.
Dans l'or tranquille et lourd d'un soleil éclatant
Sur la masse de pierre à l'énigme savante.

Quel symbole éternel ou sacré que l'on vante,
Quel orgueil surhumain, quel chiffre palpitant
Cache, sous ses débris, ce bloc inquiétant,
Dont l'âme nous demeure à jamais décevante ?

L'astre géant qui veille aux sépulcres des dieux
Éclairera peut-être à ses feux radieux,
Notre esprit trop leurré d'une ombre périssable.

Mais le soleil soudain, dans le sang disparaît,
Après avoir tout bas confié son secret
Aux grands sphinx endormis dans les couches de sable.

ABEL LETALLE.

QUAND UN HOMME DOIT-IL SE MARIER

M. Edouard Bok, dans un article paru dans le *Ladies Home Journal* de mai, prétend d'un homme au-dessous de vingt-cinq ans est impropre au mariage.

Avant cet âge, c'est un enfant qui ne peut offrir aucune base solide pour asseoir une vie heureuse. Son caractère n'est pas encore formé, ses idées ne sont pas encore arrêtées, et il ignore complètement ce que la femme entend par la considération et l'amour. Il ne se connaît point lui-même, comment peut-il connaître la femme ? Il est plein de chimères et sa nature d'adolescent le fait voyager d'une chimère à une autre. Il est incapable d'une affection créatrice, de véritable amour parce qu'il ne sait pas exactement ce que ces sentiments et ces mots veulent dire. Il est plein de projets vains, dont il ne voit le vide qu'en essayant de les réaliser.

C'est un adolescent, purement et simplement, qui passe à travers la période d'expérience que tout jeune homme doit traverser avant de devenir un homme fait. Mais cette période n'est pas celle du mariage. Car, de même que ses opinions sur la vie changeront de même aussi variera son amitié pour telle jeune fille qu'il croyait être la seule qui pouvait le rendre heureux en ce monde. L'homme de trente ans épouse rarement la fille qu'il désirait à vingt ans.

L'article de journal : un instantané qui a besoin de retouches.—G.-M. VALTOUR.

Les chiffres sont des bavards à qui l'on fait dire tout ce que l'on veut.—JEAN SIGAUX.

C'est une noblesse que de pouvoir être déçu.—R. DOWNIC.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

CHRONIQUE FÉMININE

Beaucoup de toilettes à sensation en ce moment. Dans la rue, surtout du plus ou moins garni. Costumes à corsages courts, à petites pointes arrondies dans le dos et devant, moulant absolument la taille et la poitrine. La jupe se porte en dessous du semblant de petite basque.

Puis, le costume, demi-tailleur, avec boléro s'ouvrant sur une chemisette de batiste plissée et laissant voir une écharpe de surah clair ou de crêpe de chine. A volonté, l'écharpe se noue de côté en un nœud court frangé ou retombe en deux longs pans. Enfin, costume de voyage dit : Exposition, d'un joli gris fumée à jaquette à basques, hermétiquement boutonnée sur une blouse de soie rayée rose et blanc, laissant voir dans le haut un petit col de toile et une cravate-régate, épinglée d'une superbe opale entourée de petits rubis et diamants en double rang.

Pour mettre avec ces différents costumes, on peut choisir entre : le canotier de paille beige orné d'une fantaisie de plume, le turban de paille de riz et de mousseline de soie, piquée de touffes de coques ou le chapeau rond à bord ondulé et à large fond évasé, orné d'un seul gros nœud de ruban.

Les fleurs à touffes s'emploient beaucoup en couronnes. N'oublions pas le gros raisin du midi si seyant, les cerises, les fraises et les prunes. Tout cela se porte et se portera énormément, mais le raisin violacé est particulièrement à recommander, étant fort bien porté, nous ne saurions trop le répéter. A noter aussi les chapeaux ornés en dessous de feuillage de pervenche posé en bordure.

* *

Voulez-vous savoir comment s'habillent les souverains ? Le prince de Galles est, en Angleterre, l'arbitre de la mode. En revanche, la princesse ignore la mode, n'en suit aucune.

Le roi des Belges, la princesse Clémentine, sa fille, collaborent tous deux à des journaux de mode ; ils ne s'habillent d'ailleurs pas mieux pour cela.

La reine de Roumanie, Carmen Sylva en littérature, porte des costumes "d'inspiration" blancs, mauves ou rouges, selon qu'elle écrit des vers, de la prose ou des drames.

L'empereur Guillaume ne paraît qu'en uniforme il en a de tous les grades, de tous les régiments, de toutes les armées du monde entier.

Le tzar s'habille à Londres ; la tzarine à Paris.

L'impératrice d'Allemagne a, paraît-il, des goûts très simples. Elle réprouve la toilette chez les hommes comme chez les femmes et redoute pardessus tout de voir ses fils devenir "farauds".

Aussi les a-t-elle habitués dès leur plus jeune âge à porter des vêtements simples et à les porter longtemps. Si un vêtement par trop usé paraît devoir fournir une carrière honorable, on le retouche et il reprend place dans la garde-robe d'un prince cadet. L'impératrice allemande donne d'ailleurs l'exemple de ces accommodations et de ces transformations.

De loin en loin, elle indique de légères modifications à apporter à ses toilettes de cour et porte ainsi chacune de ses robes quatre ou cinq fois dans la saison. Sur ce chapitre des souveraines et de leurs robes, Mme de Bothmer dans un livre récent sur les souveraines d'Europe, donne des détails familiers qui ne sont pas sans saveur. Elle fait un récit fort amusant de la campagne entreprise par la reine de Portugal en vue d'obtenir que ses amies renonçassent à se serrer trop la taille. La découverte du professeur Roentgen, apporta à la souveraine un secours inespéré. Elle fit photographier le buste déformé de coquettes notoires et montra ces images aux dames qui avaient besoin d'être ins-

truites. L'effet moralisateur de ces exhibitions ne tarda pas à se produire. La reine a converti jusqu'aux plus "fines tailles" de la cour.

* *

De nos jours beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles charment leurs loisirs en s'occupant de peinture et plus particulièrement de peinture des fleurs, qui semblent éclore naturellement sous leurs pinceaux, tant elles réussissent bien dans ce genre. J'ai sous les yeux une exquise légende grecque qui nous donne l'origine de cet art charmant :

"C'est l'amour qui selon la légende enseigna aux hommes les arts du dessin. Une femme, pour garder un souvenir de son ami, copia à l'aide du charbon ses traits reproduits par l'ombre sur un mur. Ce fut la première ébauche de la peinture.

C'est encore l'amour qui, la peinture connue et pratiquée depuis longtemps, donna naissance à un genre particulier et charmant entre tous : la peinture des fleurs.

Dans la ville de Sicyone, ville du golfe de Corinthe, renommée par l'antiquité de ses traditions et la mollesse des mœurs de ses habitants, vivait une femme jeune et belle nommée Glycère.

Par sa beauté autant que par les charmes de son esprit, Glycère aurait pu aisément s'affranchir de sa condition sociale assez humble. Elle était bouquetière.

Sur les dalles du port, entre les étrangers, elle allait et venait tout le courant du jour, offrant des fleurs. On la voyait aussi à l'Agora, aux heures où le peuple s'assemble et dans tous les marchés de la ville.

Mais Glycère ne songeait guère à abandonner son métier. D'ailleurs, en ces temps-là, les occupations les plus ordinaires de la vie avaient encore leur noblesse.

Si le luxe avait envahi Sicyone, on n'y avait pas perdu le souvenir des temps plus rudes, et on savait y honorer les travaux naturels, l'agriculture, la marine et le commerce des objets nécessaires à l'entretien et à l'agrément des citoyens.

Glycère s'adonnait donc à une tâche dont elle comprenait l'utilité et la beauté.

Vendre des fleurs était pour elle une manière efficace de concourir à l'ornement de la cité. Elle se sentait un des éléments de cette harmonie qui se développait alors dans Sicyone et elle considérait ses bouquets au même rang que les lois, les temples, les statues qui formaient l'éclat de la ville.

Aussi ses couronnes et ses bouquets étaient-ils composés avec une adresse, un goût, une variété surprenantes.

C'était elle qui fournissait les guirlandes dont on attachait les victimes à l'autel. C'était elle qui garnissait de roses les écorces des tilleuls qui arrondies et passées en colliers autour du cou et posées en couronnes sur la tête, se mêlaient, à la fin du banquet, aux vins dans les cratères et les coupes.

C'était elle qui brodait de dessins vivants et parfumés les robes de mariage. Elle encore que les fiancés chargeaient de disposer des bouquets éloquentes qu'ils suspendaient au seuil de leurs bien-aimées.

La réputation de Glycère avait depuis longtemps franchi les portes de Sicyone. Sa louange était célébrée dans la Grèce entière. A des occasions solennelles, des députations des villes voisines étaient venues solliciter de l'habile bouquetière la décoration florale d'un autel, d'une statue ou d'une proue de navire.

Dans une de ces députations se trouva, un jour, le peintre Pausias. A peine vit-il les travaux de Glycère et Glycère elle-même qu'il fut frappé à la fois d'admiration et d'amour.

Pausias ne crut pouvoir mieux témoigner à la belle Sicyonienne sa passion qu'en s'efforçant de reproduire

par son art les aspects variés des bouquets qu'elle formait.

Avant de peindre les fleurs, Pausias s'était déjà rendu célèbre par son habileté pour peindre les femmes. On peut dire qu'il avait à peine changé de modèles.

Et je doute même qu'il y prit garde.

C'est ainsi, toutefois, qu'il inventa la peinture des fleurs, copiant les exquises combinaisons de Glycère, et fixant par la couleur les savantes et éphémères créations de son amie.

L'histoire et la légende ne disent pas s'il arriva à faire aimer de Glycère. On doit le supposer. Car, mêlant dans un tableau célèbre les deux inspirations de son art, les femmes et les fleurs, et montrant, par là, que pour lui, elles ne formaient qu'une, il entreprit de peindre Glycère occupée à tresser une couronne.

L'amour aidant, il y réussit à ce point que sa peinture, merveille de délicatesse et de grâce, fut regardée comme un chef-d'œuvre de l'Art Grec. Plusieurs siècles après, un empereur romain payait à prix d'or une simple copie de ce tableau.

Grâce à cette œuvre et à la renommée qu'elle a laissée le nom de Glycère de Sicyone est venu jusqu'à nous. Morte, la bouquetière grecque n'a pas voulu se séparer des fleurs qu'elle avait tant adorées, vivante. Son lointain souvenir en est comme embaumé."

LA BÉNÉDICTION DES HIRONDELLES

Un jour, la Vierge Marie
Avait perdu ses ciseaux ;
— Dans l'aubépine fleurie
Jasaient les petits oiseaux.

Au bord de l'eau, sur la berge,
L'hirondelle aux fins yeux noirs
Vit les ciseaux de la Vierge
Briller comme des miroirs.

Pour attirer Notre-Dame,
Elle imita de son mieux
L'air qu'avec leur double lame
Chantent les ciseaux joyeux.

Et voilà Sainte Marie
Qui retrouve ses ciseaux !
— Les anges, dans la prairie,
Jasaient avec les oiseaux.

Depuis ce temps, l'hirondelle,
Dans le bleu du ciel profond,
Par ses cris légers rappelle
Le bruit que les ciseaux font.

Pour sillonner l'étendue,
Pour effleurer les prés verts,
Sa queue agile et fendue
Comme des ciseaux ouverts.

Vole, oiseau libre et fidèle,
Vole au ciel et sur les eaux !
Et, vous, comme l'hirondelle,
Allez, mes jolis oiseaux !

EMILE BLERMONT.

A LA CUISINE

Gongère au fromage.—Deux cuillerées à soupe de farine. Une chopine de lait et un morceau de beurre frais délayé sur le feu. Laissez cuire cette bouillie dix minutes environ en remuant. Puis ajoutez un quarton de bon fromage de gruyère râpé et trois jaunes d'œufs. Retirez du feu et ajoutez les trois blancs battus en neige.

Mettez le tout dans un plat qui va au four et laissez de dix à quinze minutes suivant la chaleur du four. Il faut que le dessus soit doré par conséquent saisi.

Concombres.—Le concombre est excellent mais sensible à quelques estomacs. Voici comment le préparer pour le rendre meilleur encore et tout à fait inoffensif. Après avoir pelé le concombre et coupé en roulettes, placez ces roulettes au fond d'un plat et saupoudrez-les avec du gros sel ; puis recouvrez avec une assiette et laissez mariner pendant 24 heures. Accommodez ensuite avec huile, vinaigre, poivre, etc., comme de coutume et laissez mariner encore pendant 24 heures : vous aurez ainsi une salade délicieuse que l'estomac le plus délicat supportera sans aucun fatigue.

NOTES HISTORIQUES

Bord-à-Plouffe

En 1801, François Plouffe établit un bateau traversier entre les deux rives du fleuve, en société avec un nommé Deslauriers. Plouffe demeurait sur la rive nord—d'où *bord à Plouffe*—et Deslauriers sur la rive sud dans la paroisse de Saint-Laurent. Il y a quelques années on tenta de changer le nom de Bord-à-Plouffe en celui de Lemayville. Cet essai fut infructueux.—P.-G. R.

* * * *

La Nouvelle-Ecosse

“Le pays de l'Acadie, en y comprenant la grande Baie du fleuve Saint Laurent, est une estendue de terre d'environ cent lieues en droite ligne, depuis le Cap de Rosier jusqu'au fort de Pentagoët; et par mer, en faisant le tour de cet espace, on compte trois cents lieues de circuit, dont six vingt qui sont entre le cap de Rosiers et Canseaux, avaient été concédées autrefois à M. Denis, et c'est ce qu'on appelle la grande Baie de Saint-Laurent, et le reste depuis Canseaux jusqu'à Pentagoët est proprement le pais de l'Acadie, dont le Port-Royal, étant la place principale, en est aussi comme le centre.” (Mgr de Saint-Vallier.)

Dès 1621, Jacques I d'Angleterre, dans sa charte en faveur de Guillaume Alexander, donne à l'Acadie, ainsi qu'à l'île du Cap-Breton et une partie du continent voisin, le nom de Nouvelle-Ecosse.—R.

* * * *

Député malgré lui

M. Joseph Papineau, le père du grand Papineau, député d'un des quartiers de la ville de Montréal, refusa, aux élections générales de 1800, de briguer de nouveau les suffrages des électeurs. Nos députés alors ne recevaient aucune indemnité, pas même leurs frais de voyages, et Papineau, qui n'était pas riche, voulait consacrer ses ressources exclusivement à l'ins-truction de ses enfants.

Les électeurs de Montréal qui appréciaient son patrio-tisme et connaissaient ses capacités l'éluèrent quand même.

Papineau ayant négligé pendant les sessions de 1802 et de 1803 de prendre son siège, la Chambre d'Assemblée ordonna à son sergent d'armes de s'em-parer de sa personne. Le 4 mars 1803, Papineau fut amené à la barre de la Chambre. Il supplia alors humblement ses collègues de l'exempter de siéger. Sa demande fut accordée après un assez long débat.—P.-G. R.

* * * *

Les élections sous l'Union

La loi des élections était alors bien imparfaite et bien singulière. Dans la plupart des comtés il n'y avait qu'un endroit fixé pour la tenue de l'élection. Au jour désigné par les writs et annoncé par des avis publics, l'officier-rapporteur se rendait à cet endroit, où il avait fait d'avance ériger un husting aux frais des candidats, et il lisait la proclamation. Puis il deman-dait aux électeurs présents de nommer leur représen-tant. S'il n'y avait qu'un candidat de nommé par la foule, alors ce candidat était proclamé élu. Mais, s'il y en avait plusieurs, et que les candidats, ou leurs représentants, ou trois électeurs demandassent un poll, alors l'officier rapporteur se rendait à une mai-son choisie par lui, procédait à la réception et à l'en-registrement des votes. Le poll devait durer aussi longtemps qu'il y avait des votes d'offerts. Si le vote se ralentissait, l'officier-rapporteur pouvait annoncer qu'il fermerait le poll après une heure écoulée sans inscription de vote. Là-dessus, les candidats ou leurs représentants pouvaient demander l'ajournement du poll au lendemain. Et le lendemain, si une heure s'écoulait sans qu'aucun vote fût enregistré, le poll était déclaré clos et l'élection était terminée. Le poll devait se tenir de huit heures du matin à cinq heures du soir. Avec un pareil système, une élection pouvait durer indéfiniment. Celle de Montréal, en 1832, dura 24 jours!—IGNOTUS.

(Des Recherches Historiques).

LES CONSEILS DU MÉDECIN

SOUS LA DIRECTION DU DOCTEUR MONTROY

Adressez toute communication relative à cette colonne au Dr Montroy, LE MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

L'EAU

L'eau, qui est un élément indispensable à la vie, renferme des gaz, des matières minérales et des ma-tières organiques.

Les gaz sont l'acide carbonique, l'oxygène libre, l'azote, l'ammoniaque, l'hydrogène, etc; *les substances minérales* sont les carbonates de chaux et de fer, les sulfates de chaux et de potasse, le chlorure de sodium, les nitrates de chaux et d'ammoniaque, etc; *les ma-tières organiques* se subdivisent en *matières mortes* et en *organismes vivants*. Les *matières mortes* compren-nent des filaments de coton, des débris divers, des acides gras, des ptomaines, et les *organismes vivants* des infusoires, des ténias, des algues, et surtout des microbes.

L'eau renferme beaucoup de microorganismes, à peu près 50 à 150 bactéries par centimètre cube dans une eau de bonne qualité, mais la plupart de ces infi-niments petits n'ont aucune propriété nuisible et ne produisent chez l'homme aucun désordre sérieux. Accidentellement, l'eau servira de véhicule à des mi-crobes *spécifiques*, tels que le bacille de la fièvre ty-phoïde, le bacille du choléra et celui du charbon. L'eau devient alors l'agent principal de ces grandes épidémies qui ravagent toute une contrée.

A 0o, l'eau forme la glace, et à 100o elle entre en ébullition. La quantité de vapeur d'eau dans l'air at-mosphérique détermine le degré d'humidité de l'air.

L'eau est non seulement la boisson la plus saine pour calmer la soif, mais aussi l'agent le plus néces-saire pour laver notre corps et le tenir dans un état constant de propreté. Elle sert aussi à la cuisson de nos aliments, à l'entretien de nos rues, etc.

Soyez un grand buveur d'eau, et votre santé se maintiendra bonne.

“C'est une expérience constante, dit Hoffmann, que ceux qui ne boivent que de l'eau conservent plus longtemps leurs dents et leur vue, et qu'ils sont plus sains, vivent plus vieux que ceux qui usent du vin ou de la bière.”

D'ailleurs, l'homme a besoin de boire pour réparer les pertes liquides qui se font normalement par la peau et par les reins. En moyenne, un homme doit boire à peu près une pinte et demie d'eau par jour.

Mais s'il est bon de boire beaucoup, assurez-vous que l'eau que vous buvez est bonne et ne renferme pas trop de substances minérales, et encore moins de matières organiques.

Comment s'y prendre alors? Un moyen bien simple, c'est de faire bouillir l'eau, la laisser refroidir et prendre ensuite la quantité qu'il vous faut. L'ébullition tue à peu près tous les germes nuisibles et rend l'eau très pure.

Ne vous fiez pas trop à ces filtres que l'on vous vend partout; avec ces instruments, vous obtenez, il est vrai, une eau bien limpide, mais néanmoins pleine de microorganismes, d'autant plus que ce filtre, à la longue, devient un bon milieu de développement pour le microbe.

La congélation de l'eau ne détruit pas les germes, et, par conséquent, ne peut constituer une eau pure. Ne buvez jamais l'eau des rivières, des lacs, des ruisseaux, et des puits non maçonnés, à moins de la faire bouillir, car ces eaux sont des plus malsaines.

L'eau de source est la plus pure, quoiqu'on y re-marque encore plusieurs microorganismes, et après vient celle des puits artésiens.

Dans une grande ville comme Montréal, vous ne devriez jamais boire de l'eau à moins que celle-ci ne soit bouillie, de manière à la débarrasser de tous les pro-duits nuisibles.

Si l'eau de bonne qualité est nécessaire au maintien

de votre santé, l'eau pure peut produire de bien graves désordres.

Outre la fièvre typhoïde, le choléra, et le charbon, une eau malsaine peut occasionner le goître et le créti-nisme, et introduire dans notre tube digestif des œufs de ténias et d'ascarides.

Donc, buvez beaucoup d'eau, mais assurez-vous qu'elle est pure.

Dr MONTROY.

QUESTIONS ET RÉPONSES

1o. Doit-on bercer les enfants?—UNE MÈRE.

Non, c'est une habitude dangereuse et cruelle que de bercer les enfants. Après avoir bu son lait, le bébé est déposé dans son berceau; vous voulez qu'il dorme, il le faut, et, pour parvenir à ce but, vous le bercez d'abord lentement, puis de plus en plus vite, si l'en-fant continue à crier. En agissant ainsi, vous l'empê-chez de digérer ce qu'il a pris et alors les vomissements commencent, puis surviennent des diarrhées, des lourdeurs à la tête, etc.

Si l'enfant, par ce moyen barbare, vient à dormir, ce sommeil lui sera peu profitable.

2o. Comment faut-il respirer?—JEAN.

Si vous voulez vous exempter de rhumes opiniâtres, de laryngites intenses, ne respirez pas par la bouche, mais plutôt par le nez. La respiration buccale ne sert qu'à encrasser les poumons de toutes ces poussières qui s'agitent dans l'air atmosphérique; elle n'est néces-saire que dans certaines circonstances.

Lorsque l'air pénètre par le nez, il se débarrasse de toutes ces poussières et arrive aux poumons pour ainsi dire purifié.

Donc, en tout temps, et surtout par les froides températures, ne respirez que par le nez; si vous prenez cette bonne habitude, vous vous sauverez de bien des rhumes et de nombreuses maladies.

RECETTES MÉDICALES

Traitement des entorses.—Les entorses résultent d'un violent tiraillement des ligaments et des tendons. Le meilleur remède consiste à plonger le membre malade dans l'eau très froide et à l'y laisser le plus longtemps possible, en ayant soin de renouveler l'eau à mesure qu'elle s'échauffe; les personnes qui ne peuvent sup-porter longtemps ce bain froid n'auront qu'à en conti-nuer l'effet au moyen de compresses trempées dans de l'eau froide et fréquemment renouvelées.

Vermine des volailles.—Les poules et surtout les cou-veuses sont très sujettes à avoir des poux: on recom-mande, en ce cas, d'employer du soufre en poudre. On en répand un peu dans les nids et dans les plumes des volailles.

Conseils pour les dents.—Les personnes qui ont le malheur d'avoir des dents gâtées et creuses peuvent ar-rêter les progrès du mal par un remède très simple. Il faut toujours avoir sur la toilette une bouteille de lait de magnésie, et, chaque soir, après avoir brossé ses dents avant de se coucher, on en garde une petite quantité dans la bouche pendant une minute pour que la solution puisse bien humecter les dents. En employant ce procédé, il se forme une couche de ma-gnésie sur l'émail des dents, qui se trouve protégé contre l'action des acides qui se forment dans la bouche pendant le sommeil. La magnésie reste sur les dents trois ou quatre heures. Les dentistes recommandent aussi de se laver la bouche avec une solution de bicar-bonate de soude après avoir mangé des fruits acides ou de la salade, car la soude, comme la magnésie, neutra-lise l'effet nuisible des acides sur l'émail.

Mémoires intimes

A L'ÉCOLE

I

Je ne suis pas très fort en orthographe ; et, bien que j'aie un peu griffonné toute ma vie ; j'ai souvent besoin, en écrivant, de recourir au dictionnaire pour bien m'assurer que *dôme* prend un accent circonflexe et que *atome* n'en prend pas ; que *siffleur* prend deux *ff* et que *persifleur* n'en prend qu'un ; que *sangloter* s'écrit avec un seul *t*, et *grelotter* avec deux.

Mettons plusieurs et *cætera*.

Ce n'est pas faute, pourtant, dans le cours de mes études, d'avoir été soumis à divers systèmes destinés à débrouiller toutes ces difficultés et à m'en fixer la solution dans la mémoire.

Au moyen âge, on avait imaginé un excellent truc pour enseigner aux enfants l'histoire contemporaine. Quand il se passait quelque événement remarquable, on les fouettait suivant la gravité du cas, en leur disant : " Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? " Et jamais cela ne s'oubliait.

Lors de la fameuse exécution du monstre que l'Histoire nomme Gille de Retez et que la Légende a surnommé Barbe-Bleue, tous les enfants de Nantes furent fouettés au sang. Aussi, bien que cela se soit passé, il y a juste quatre cent soixante ans, les descendants s'en souviennent encore.

Preuve que la mémoire peut quelquefois se cultiver par ailleurs que par le cerveau.

Ce principe appliqué à l'enseignement de l'orthographe peut sembler un peu rudimentaire, et pécher plus ou moins contre l'esprit philanthropique moderne ; mais je sais par expérience qu'il n'y en a pas de plus efficace.

Ainsi, vous ne me prendrez jamais à écrire *inocent*, ni *printannier*, ni *personification*, ni *aparaitre*, ni *apercevoir*, ni *exitation*, ni *exhorbitant*. Savez-vous pourquoi ? C'est que chacune de ces fautes représente pour moi une magistrale fessée, dont je vois encore l'instrument cruel m'attaquant par les œuvres vives.

Un jour, j'arrive à la maison tout en pleurs et le dossier tout endolori.

— Qu'as-tu ? me dit ma mère.

— J'ai eu la volée.

— Encore quelque mauvais coup, sans doute.

— Oui, maman.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai écrit *apercevoir* avec deux *pp*...

Le lendemain, cela se comprend, ma mère faisait des représentations à notre maître d'école, un nommé Hamel.

— Madame, répondit celui-ci, laissez-moi faire ; une faute d'orthographe n'est pas un crime, comme vous dites, mais il est de ces fautes qu'on ne saurait faire éviter pour toujours qu'en frappant... l'imagination. L'enfant me remerciera plus tard.

Je n'ai jamais eu l'occasion de remplir ce devoir de reconnaissance, mais le brave homme avait raison tout de même. Quoique mon imagination n'eût été frappée qu'indirectement et par des moyens détournés, je n'ai jamais écrit le mot *apercevoir*, sans me dire : " Attention ici ! pas de bêtise : il n'y a qu'un *p* dans *apercevoir*."

Mais avant d'en passer par ce système — que j'oserais qualifier de raffiné — je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais déjà fait l'épreuve de plusieurs autres modes d'enseignement plus ou moins ingénieux relatifs à l'orthographe.

Il m'en revient à la mémoire un surtout, dont je veux vous faire part et dont — il s'en vantait au moins — l'invention était due à un autre savant maître d'école.

Il s'appelait Gagné, celui-là ; et son système différait radicalement de celui de son confrère Hamel, bien qu'étant d'une égale simplicité.

Or vous allez voir que, si le brave maître d'école n'était pas précisément un encyclopédiste, il savait au

moins que, pour bien faire une chose, la meilleure manière est de commencer par le commencement.

Il avait si bien commencé par le commencement, que le champ de nos études s'était limité jusque là aux notions de lecture les plus élémentaires.

La leçon se donnait comme ceci : nous nous plaçons devant le maître en rang d'oignons ; à l'un des bouts c'était la tête ; à l'autre c'était la queue.

A cette dernière on arrivait assez facilement, il ne s'agissait que de se laisser faire.

N'atteignait pas l'autre extrémité qui voulait, par exemple. Et quand on y était, l'important était de s'y cramponner. Pour cela il fallait lire avec aplomb, sans broncher, et, même sans sourciller. A la moindre hésitation, vous étiez guetté, et si quelqu'un lâchait le mot avant vous, fût-il à la queue, il passait à la tête, et vous descendiez d'un cran.

Avec cela que les pauses et les repos imposés par la ponctuation étaient sacrés ; si vous passiez par-dessus une virgule, vous perdiez votre place au profit de votre voisin.

Pas trop mauvaise non plus cette méthode-là. Encore à l'heure qu'il est, quand je lis haut, je n'arrive jamais sur une virgule sans penser au père Gagné, et me dire : " Bon, respirons ici un petit peu ! "

Sa méthode d'enseigner l'orthographe était-elle aussi bonne ? Vous allez en juger.

Un jour, le bonhomme prit un air solennel et nous fit le petit speech qui suit :

— Mes enfants, vous êtes pas mal avancés dans la lecture ; M. le curé va être content de vous autres. Mais il ne suffit pas de lire correctement pour être instruit ; il faut encore savoir l'orthographe !

Après avoir lancé ce mot-là, l'orateur s'arrêta pour juger de l'effet produit. Il fut considérable ; nous écoutions bouche bée. L'orthographe ? qu'est-ce que cela pouvait bien être ? En tout cas, ce ne pouvait être que bien difficile, et nous nous demandions si cela valait la peine de se donner tant de mal pour être instruit.

Le père Gagné ouvrit sa tabatière — tout le monde prisait à cette époque — et continua :

— Vous ne savez pas ce que c'est que l'orthographe sans doute ; eh bien, écoutez, je vais vous renseigner. Ça se divise en deux parties : la première, nous enseigne combien il y a de lettres dans chaque mot ; la seconde nous indique quelles sont ces lettres-là.

Il n'y eut qu'un cri parmi nous :

— Ah ! mon Dieu, que ça doit être difficile !

— C'est vrai, c'est assez difficile, mes enfants, reprit le vieux Gagné ; mais ça s'apprend tout de même ; je l'ai bien appris, moi ! Voyons, ajouta-t-il, il faut commencer dès aujourd'hui et procéder systématiquement. D'abord, nous allons apprendre l'orthographe des mots qui concernent la famille : père, mère, frère, sœur.

Puis viendront ceux qui concernent la parenté : tels que oncle, tante, cousin, cousine. Après cela, nous étudierons l'orthographe des mots qui représentent les objets avec lesquels on a le plus de rapports journaliers : ceux qui désignent les différents parties de la maison, par exemple les meubles qui la garnissent, les articles de toilette, les ustensiles de cuisine, etc.

Allons, rangez-vous comme pour la lecture, là, ho ! et faites bien attention. Le nombre de lettres dans chaque mot, d'abord. Commençons par le mot *père*. Combien y a-t-il de lettres dans le mot *père* !

— Deux ?

— Non, un autre.

— Trois ?

— Non, le suivant.

— Quatre ?

— Très bien, toi, passe à la tête.

Après le mot *père* vinrent à leur tour les autres mots du vocabulaire, à peu près dans l'ordre mentionné plus haut.

Nous ne rations jamais un mot, vous comprenez : à

la longue, la réponse finissait toujours par être correcte : il s'agissait seulement de se trouver placé au bon endroit pour passer à la tête.

Aussi faisions-nous des progrès sensibles, et il fallait entendre nos vantardises à nos parents quand nous leur parlions d'orthographe.

— Maman, fis-je, en rentrant à la maison, un jour que j'avais eu un succès signalé, combien y a-t-il de lettres dans *plancher* ?

— Attends que je compte.

— Ah ! il ne faut pas compter !

— Comment, il ne faut pas compter... le sais-tu sans compter, toi ?

— Oui, il y en a huit.

— Huit ? épelle-donc, voir.

— Comment, épelle donc ?

— Quelles sont ces huit lettres, voyons ?

— Sais pas moi, on n'est pas encore rendu là.

Ma mère trouvait cette manière d'apprendre l'orthographe un peu originale, mais enfin...

Malgré ces beaux succès, cependant, nous ne pouvions pas en rester là ; il fallait bien aborder la seconde phase de nos études orthographiques, c'est-à-dire l'importante question de savoir quelles sont les lettres dont chaque mot se compose.

Allons, nous voilà encore une fois rangés devant le père Gagné, qui, après un nouveau petit speech bien senti, dit en s'adressant à celui d'entre nous que le hasard avait mis à la tête ce matin-là :

— Voyons, mon ami, comment s'épelle le mot *père* ?

— *Per* ?

— Pas du tout, le suivant.

— *Perre* ?

— Non !

— *Pert* ?

— Non !

— *Pair* ?

— Non !

— *Père* ?

— Ça y est, passe à la tête, toi !

Et ainsi de suite ; inutile, n'est-ce pas d'entrer dans les détails ; ils variaient peu.

Une fois, pourtant, la leçon prit un caractère tout particulièrement intéressant. Nous étions rendus aux effets d'ameublement, et nous avions à épeler le mot *coffre* :

— Voyons, comment s'épelle le mot *coffre* ?

— *Coffre* ?

— Non !

— *Cofre* ?

— Non !

— *Cauff...* ?

— Non !

— *Koffr...* ?

— Non, non !

— *Kauf...* ?

— Non, non, non !... Ah ! ça, écoutez, mes enfants, il vaut mieux vous le dire tout de suite, vous ne le trouverez jamais : c'est un des mots les plus difficiles à épeler que je connaisse. Un *coffre*, ça s'épelle — prenez ça en note, afin de jamais l'oublier — ça s'épelle q-u-'-o-f, qu'of, f-r-e-n-t, frent !

— Ah !...

— C'est comme ça !

— Pas possible !

— Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est dans les livres.

Qui fut ébahie, c'est ma pauvre mère, quand, pour la tenir au courant de mes progrès dans l'orthographe, je lui racontai comment j'avais appris à épeler le mot *coffre*.

— Mais tu as mal compris, mon pauvre petit, me dit-elle.

— Pardon, maman, j'ai bien compris ; à preuve que j'ai mes notes.

— Tu t'es trompé, tout simplement.

— Non je ne me suis pas trompé. Tenez, voilà le maître qui passe, demandez-le-lui. M. Gagné !

— Qu'est-ce qu'il y a, petit ?

— Maman ne veut pas me croire pour le mot *coffre*, vous savez...

— Vos élèves ne vous comprennent pas toujours, M. Gagné, intervint maman ; en voici un, par exemple

qui prétend avoir appris de vous que le mot *coffre* (un coffre) s'épelle *qu'offrent*.

— Mais, ma chère dame, répondit le magister, il a raison.

— Ah, bah !

— Parole d'honneur !

— Allons donc !...

— Mais je puis vous en donner la preuve tout de suite.

— Je serais curieuse de voir ça.

La maison d'école était à deux pas : le bonhomme revint au bout de deux minutes, avec un vieux recueil de cantiques tout ouvert à la main.

— Tenez, madame, dit-il, lisez :

J'ai vu l'impie heureux,
Le jeune voluptueux,
Se plonger dans les douceurs
QU'OFFRENT les mondains séducteurs !

Etes-vous satisfaite ? Quand j'enseigne quelque chose, madame, c'est que je le sais apertement.

Trois mois après, j'eus la douleur de perdre un si bon professeur. Il était allé prendre la direction d'une école modèle !

LOUIS FRÉCHETTE.

PRIME GRAPHOLOGIQUE

Pour les analyses graphologiques envoyer une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi de l'écriture à analyser, cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra dans le numéro suivant du journal. Les personnes qui désireraient avoir une analyse plus détaillée et envoyée directement à leur adresse devraient joindre 30 cents, en timbres-poste à leur envoi.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Barney.— Vous avez un défaut dont vous ne vous doutez pas, vous êtes trop doux, ce qui peut vous conduire à l'insouciance ; cependant vous avez une certaine dose d'énergie et de ténacité ; indécision ; nulle ambition désordonnée ; optimiste ; nature positive et logicienne ; nature peu sensuelle ; franchise ; sensibilité ; imagination un peu mouvementée ; vous n'aimez pas à imposer vos idées ou à commander ; mansuétude ; vous êtes toujours porté à juger en bien ; économie ; un peu d'orgueil.

Pierrette.— Savez-vous Pierrette, que vous êtes d'une nature trop passionnée et trop exaltée ; calmez vos sens trop excités et prenez les choses plus froidement ; ces deux défauts causent chez vous de la confusion dans les idées ; ténacité ; vivacité ; originalité ; toujours portée à juger en mal ; distraite ; trop économe ; flatteuse ; sensualité ; jalousie ; ordre et prudence.

Deux Colombelles.— Imagination non désordonnée ; esprit clair et précis, vue nette des choses ; constance ; mélancolie ; découragement ; sensibilité ; vivacité ; ordre ; économie ; goûts artistiques ; orgueil affecté ou désir d'attirer l'attention par l'étrangeté, cependant cet orgueil n'est pas marqué ; esprit régulier, pondéré et gracieux ; peu de promptitude.

Mignonette de L.— Vous me demandez comment je trouve votre écriture, je ne suis pas bon juge en calligraphie. Un maître d'école serait plus compétent que moi en cette matière. Moi, je juge au point de vue du caractère ; il y a de jolies écritures que je trouve fort laides, la vôtre à ce point de vue serait plus belle si vous n'étiez pas si gourmande, et économe. Orgueil ; conception lente de la pensée ; un peu de prétention ; nature dévouée, douce, et sensi-

ble ; cœur aimant et passionné ; ténacité ; franchise ; esprit calme ; volonté qui manque de persistance. L'économie ou presque l'avarice que j'ai mentionné plus haut est cachée. En apparence vous êtes presque prodigue lorsqu'il s'agit d'afficher votre générosité ou de satisfaire vos passions. Caractère aimable tout de même, clémence et gratitude.

Clair de F.— Esprit enthousiaste et romanesque ; timidité ; un peu de coquetterie ; économie ; obstination ; ordre ; nature sensuelle ; il y a encore beaucoup de franchise chez vous, mais les ruses commencent à se faire jour ; caractère peu vigoureux ; manque de constance finale ; sans être égoïste, vous n'êtes cependant pas toujours disposée à faire le bonheur des autres ; volonté faible ; beaucoup de sensibilité.

Clair de F., (sa sœur).— Vous avez voulu vous aventurer entre les mains d'un graphologue, eh bien ! tant pis pour vous, votre écriture va aussi passer sous le scalpel de la graphologie. Je commence par le vice populaire l'orgueil, certains goûts artistiques ; forte imagination qui nuit un peu à la clarté du jugement ; économie. Ce qu'il y a de plus remarquable chez vous est votre minutie, votre défiance et votre tendance à voir les mauvais côtés des choses ; crainte de l'opinion publique ; vous êtes attachée aux jouissances terrestres ; aucune vivacité ; nature qui ne sait rien caché de ce qu'elle pense ; cœur aimant et sensible.

Jeanne L.— Votre grande imagination, vos sentiments de l'art et votre capacité littéraire sont les qualités qui frappent le plus dans votre écriture. Beaucoup d'orgueil de supériorité ; économie ; forte et douce volonté ; obstination ; goûts de la manificence et de la vie aristocratique ; nature extrêmement mobile, subissant une série perpétuelle d'impressions différentes. Vous cachez votre pensée ; originalité ; esprit vigoureux ; nulle timidité ; ruses acquises par l'expérience ; ambition ; ordre ; vous n'arrivez nullement à imposer votre volonté ; défiance absolue ; amour de la clarté, vous aimez à être comprise ; jugement puissant qui résiste à la trop forte imagination mentionnée plus haut ! Je serais très flattée madame d'avoir votre appréciation sur le résultat de cette analyse.

Hermanne.— Jugement clair et précis ; esprit très pondéré ; calme ; absence de toute recherche et prétention ; ténacité ; ordre ; ruse.

Une ancienne montréalaise.— Vous signez avec un nom féminin ! drôle de caractère, tout de même, pour une femme, puisque je trouve une volonté de fer et une vivacité à tout casser. Avec cela vous cachez votre sensibilité ; vous vous raidissez contre les bons mouvements de votre cœur ; orgueil de vous-même ; goût de vie élevée ; sensualité ; esprit peu sobre, imagination mal contenue ; vous avez votre franc-parler et vous dites votre manière de penser carrément ; esprit prompt et irréfléchi ; faculté de déductivité ; obstination ; originalité ; spontanéité ; ardeur ; production vive de la pensée.

Roman C. D.— Vous êtes trop attaché aux passions terrestres ; esprit de pénétration et de dissimulation ; ruse et impénétrabilité ; esprit sobre ; absence de toute recherche et prétention ; affabilité ; ténacité ; douceur ; esprit rapide et irréfléchi ; tout l'apparat et le faste de la haute société vous plaisent peu ; vivacité violente ; sentiment du commandement ; mais il faut remarquer que votre douceur et votre sensibilité atténuent les effets de ce sentiment ; nature ardente, guerroyante, prête à surmonter n'importe quels obstacles.

P.-O. N.

Professeur de graphologie.

A suivre

ELLE !

Mes vers, volez vers elle ainsi qu'un papillon,
Chantez pour elle ainsi qu'un rossignol farouche ;
Car elle est le parfum, car elle est le rayon ;
L'étoile est dans les yeux, et la fleur sur la bouche.

FRANÇOIS COPPÉE.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE CHEZ M. BEAUGRAND

M. Beaugrand, qui est non-seulement un écrivain de talent mais aussi un ami des littérateurs, a invité dernièrement les membres de l'École littéraire à tenir une réunion dans ses salons. M. Beaugrand a reçu royalement ses invités, tout en leur faisant voir ses splendides collections de tableaux et d'antiquités rares. Il invita ensuite les membres à un goûter qui termina cette soirée, dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de ceux qui y ont pris part. Comme marque de sympathies pour ses jeunes confrères, M. Beaugrand a offert à chacun d'eux un exemplaire de son dernier ouvrage, *La Chasse-galerie*.

Parmi les membres de l'École Littéraire qui assistaient à cette réunion, nous avons remarqué MM. E.-Z. Massicotte, vice-président, G.-A. Dumont, secrétaire, A. Ferland, G. Desaulniers, H. Demers et J. Archambault.—D.

LES GRANDS COMPOSITEURS MODERNES

BERLIOZ



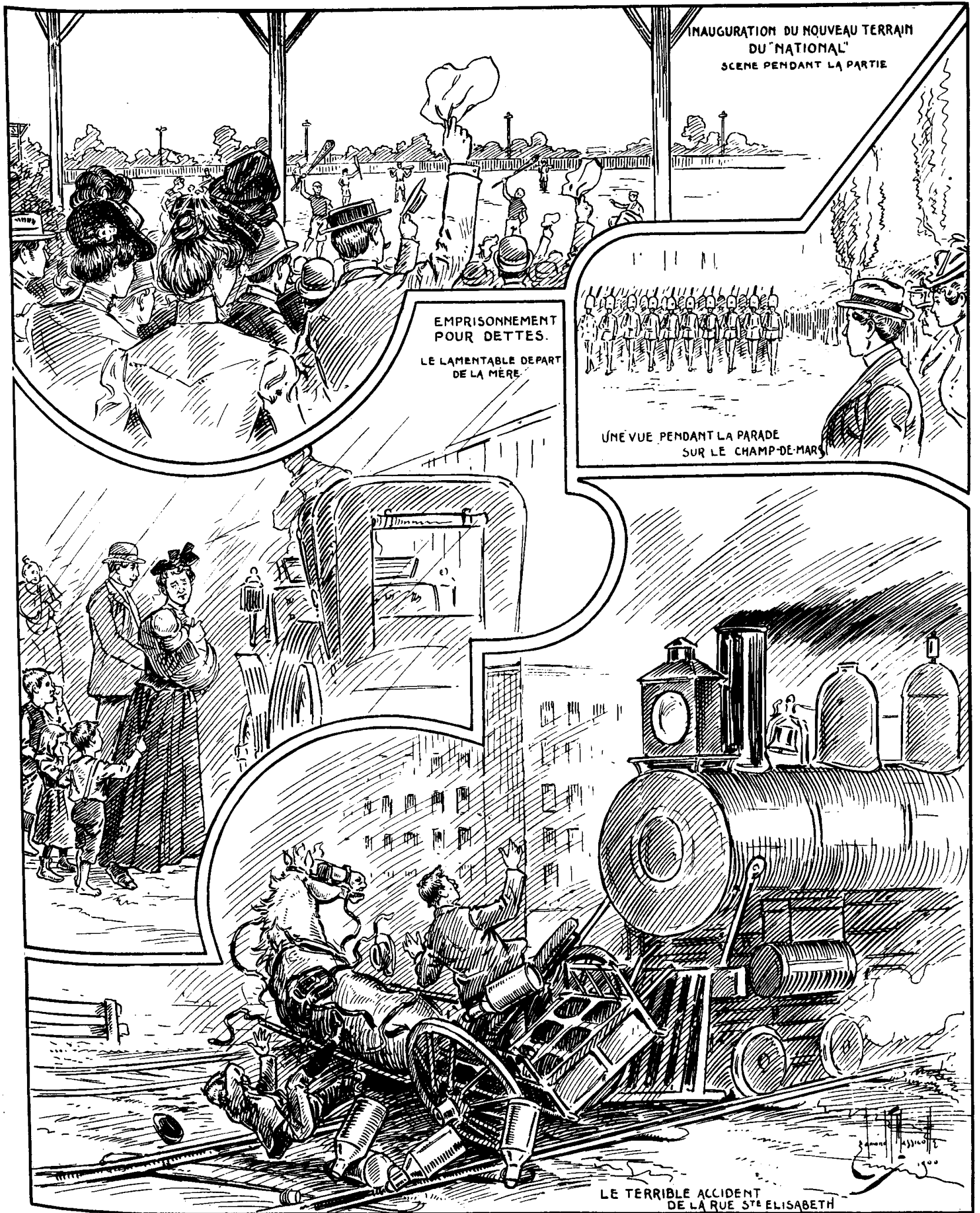
Louis-Hector Berlioz naquit à la Côte Saint-André (Isère) le 18 décembre 1803. Son père le destinait à la médecine, mais il l'abandonna bientôt pour se vouer à la musique. Un quatuor de Haydn produisit sur lui l'effet d'une révélation. Ses débuts furent lents, pénibles, son talent original, tout en dehors de la tradition, resta à peu près inconnu jusqu'au jour où il produisit la plus vive sensation par la *Symphonie fantastique*.

L'audition, à Paris, d'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare avait imprimé un essor extraordinaire à son imagination. *La Symphonie fantastique* donnait déjà la clef de son système musical, audacieux à l'extrême, dépassant les bornes de l'art à force de le violenter, pour lui faire atteindre la fidélité minutieuse de l'expression. Ce système était : de prendre, comme sujet de symphonie, une idée dramatique avec ses scènes, ses incidents, ses péripéties ; de charger la musique seule d'être l'interprète des sentiments, des sensations les plus intimes de l'homme, de reproduire, à l'aide des ressources de l'instrumentation, certains effets physiques ; de donner au moyen des sons, une forme aux créations poétiques, aux fantaisies de l'imagination.

En juillet 1848, abordant un magnifique sujet, traité en tragédie par lord Byron et en tableau par Eugène Delacroix, il composa sa cantate de *Sardanapale*, qui lui valut le premier grand prix. Il partit pour Rome, et en revint avec le *Mélologue* ou le *Retour à la vie* et deux ouvertures du *Roi Lear* et de *Rot Roy*. Vers 1833, il conçut l'idée de la *Symphonie d'Harold*, qui lui valut de l'illustre virtuose Paganini les témoignages d'une très chaude admiration et un présent de 20.000 francs. Au mois de novembre 1839, Berlioz fit exécuter au Conservatoire la symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*, dont il avait confié le livret à Émile Deschamps, et qu'il dédia ensuite à la mémoire de Nicolo Paganini. On n'a pas craint de dire que dans la fête, l'adagio, le scherzo de la reine Mab et le finale, il s'est montré l'égal de Beethoven. A ces grandes œuvres de Berlioz, il faut joindre sa magnifique *Symphonie funèbre et triomphale*, la *Damnation de Faust* (en 1846), *l'Enfance du Christ* en 1854, *Les Troyens*, etc. Berlioz est mort à Paris le mars 1869.



Cérémonie de la canonisation de J.-Bte de la Salle, dans la Salle, dans la Basilique de Saint-Pierre, à Rome



INAUGURATION DU NOUVEAU TERRAIN
DU "NATIONAL"
SCENE PENDANT LA PARTIE

EMPRISONNEMENT
POUR DETTES.
LE LAMENTABLE DEPART
DE LA MERE.

UNE VUE PENDANT LA PARADE
SUR LE CHAMP-DE-MARS

LE TERRIBLE ACCIDENT
DE LA RUE STE ELISABETH

LA SCIENCE POUR TOUS

DEUXIÈME CAUSERIE

NOS INSECTES CANADIENS

Maintenant que vous voilà suffisamment reposés, nous allons reprendre, si vous le voulez bien, notre étude de classification. Ce sera peut-être la dernière, et nous entrerons ensuite définitivement dans la revue de nos principaux insectes canadiens.

Allez en aucun temps dans les champs faire une petite promenade d'un quart d'heure et tâchez de capturer tous les insectes que vous rencontrerez sur votre route. Puis, de retour à la maison, examinez un peu ces intéressants petits êtres.

Tout de suite, vous serez frappés de la grande ressemblance qui existe entre eux. Celui-ci a, en avant de la tête, en forme de tenailles, d'énormes mandibules qui lui donne un air menaçant. "Quel terrible barbeau !" vous dites-vous instinctivement. Celui-là a les jambes postérieures conformées de telle sorte que d'un bond il se met hors de votre portée : "Tiens ! une sauterelle !" vous récriez-vous avec joie. Cet autre étale avec orgueil ses quatre ailes diaphanes, et, rapide comme l'hirondelle, il s'élance joyeux dans les airs : "Oh ! la gentille demoiselle !" pensez-vous en vous-mêmes. Puis c'est un autre qui, pendant que nous l'examinons, fait entendre son cri strident et prolongé : c'est la cigale du bon vieux Lafontaine ; puis un autre, le brillant papillon qui, d'un mouvement lent et régulier, soulève et abaisse ses quatre ailes parsemées de dessins les plus charmants comme des plus bizarres ; puis c'est la guêpe furieuse qui bourdonne en sa colère et cherche à piquer de son dard aigu ; puis ce sont les mouches volages qui, pendant ce travail d'observation, s'obstinent à vous chatouiller la figure et cherchent à vous faire perdre patience.

Chacun de ces insectes a sa conformation propre qui le distingue parfaitement des autres. Chacun forme un groupe, un ordre à part, auquel tous viennent se rattacher ; et du moment que l'on connaît bien la conformation de cet insecte typique, l'on est certain de ne pas se tromper en disant à la vue de tel ou tel insecte, qu'il appartient à tel ou tel groupe, tel ou tel ordre.

C'est ainsi que l'on divise en huit ordres la classe nombreuse des insectes. Ces huit ordres sont :

10. Les COLÉOPTÈRES dont les ailes supérieures généralement très dures, opaques et de couleur métallique, servent d'étuis sous lesquels les ailes inférieures viennent se replier. Ces deux étuis portent le nom d'élytres et sont toujours impropres au vol. On désigne vulgairement les représentants de cet ordre sous le nom de barbeaux, en français et de beetles, en anglais.

Ce sont les doriphores (mouches à patates), les coccinelles (bêtes à bon Dieu), les hannetons, etc.

20. Les ORTHOPTÈRES, dont les ailes supérieures sont, elles aussi, coriaces, mais très distinctement sillonnées de verrues. A cet ordre appartiennent les sauterelles, les criquets, etc.

30. Les HÉMIPTÈRES, dont les ailes sont pour un grand nombre d'espèces, moitié coriaces, moitié hyalines et dont la bouche est munie d'un suçoir à trois, quatre ou cinq articles, au lieu d'être formée par des mandibules. On les nomme généralement punaise en français, et bugs en anglais. Heureux qui ne connaît la redoutable punaise des lits !

40. Les NÉVROPTÈRES, insectes pourvus de quatre ailes membraneuses, hyalines, diaphanes et traversées de verrues fines, irrégulières et très nombreuses. Les libellules, vulgairement appelées demoiselles, à cause de leur élégance sans doute.

50. Les HYMÉNOPTÈRES, caractérisés par quatre ailes membraneuses et, le plus souvent, un abdomen joint au corps par un mince pédoncule. Dans cet ordre entrent les abeilles, les guêpes, les bourdons, etc.

60. Les LÉPIDOPTÈRES, qui forment un des ordres le plus faciles à reconnaître, puisqu'il est représenté par ce splendide insecte aux vives couleurs, que les poètes ont appelé la fleur de l'air, c'est-à-dire le brillant papillon. Les Lépidoptères ont les quatre ailes couvertes d'une fine poussière écailleuse qui leur donne un aspect velouté. Leur bouche est formée d'une trompe, quelquefois très longue et enroulée en spirale.

70. Les DIPTÈRES, comme le mot l'indique, n'ont que deux ailes ; cet ordre est représenté par la mouche des maisons, ce qui n'est pas peu dire en fait d'espèce détestable.

80. Enfin, les APTÈRES. Ceux-ci sont dépourvus d'ailes ; immédiatement la pensée se reporte avec effroi sur les poux et les puces, les misérables représentants de cet ordre.

Ces caractères saillants, et ces exemples que j'ai donnés d'insectes très connus de tous, suffisent amplement pour rendre capable qui que ce soit de rapporter un spécimen quelconque à l'ordre auquel il appartient. Que l'on parle maintenant d'entomologie, que l'on décrive un insecte, l'on saura sûrement à quoi s'en tenir et l'on ne prendra plus pour du grec les éléments d'une science ayant pour objet des êtres qui nous environnent sans cesse, nous suivent partout et qui, comme dit l'autre en parlant des mouches, se croient partout chez elles sous prétexte que Dieu leur a donné des ailes !

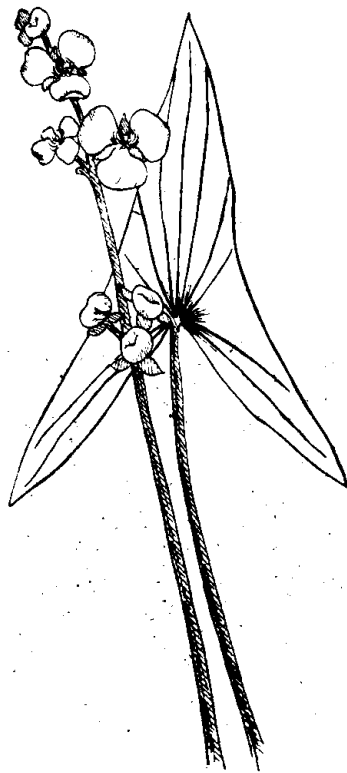
GERMAIN BEAULIEU.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA SAGITTAIRE

(Sagittaire flèche d'eau, *sagittaria sagittifolia*.)

Écoutez le docte et charmant Fulbert Dumontel : La sagittaire "est une des plantes les plus communes des régions aquatiques, une de celles qui rentrent dans la catégorie des inconnues, des indifférentes. Elle



n'est cependant pas sans valeur, soit à cause de ses feuilles élégantes, en forme de lance, d'un vert très luisant : soit à cause de ses fleurs en épis s'élevant en forme de pyramides sur une tige cannelée qui sort de l'eau... Cette plante, chez nous, n'est d'aucune utilité ;

mais les Chinois la cultivent en grand, non pour sa beauté, mais à cause de ses bulbes qui s'enfoncent d'elles-mêmes au-dessous de la vase et constituent une variété alimentaire."

Tous les auteurs répètent que sa racine renferme une fécule nourrissante et qu'elle est cultivée dans l'Inde et en Chine. Le naturaliste Provancher ajoute encore que les sauvages du nord-ouest du Canada mangent les rhizomes de plusieurs espèces de sagittaires.

Leur nom vulgaire de Fléchières ou Flèches d'eau leur vient de la forme de leurs feuilles, remarquables par leur aspect singulier qui rappelle le fer d'une lance ou la pointe d'une flèche.

C'est durant les mois de juillet et août qu'elles nous montrent les trois délicats pétales blancs et arrondis de leur corolle, sur le bord des fossés, dans les marais ou le long des grèves de nos cours d'eau.

A ceux qui cultivent ou veulent cultiver des plantes aquatiques, nous recommandons la sagittaire, car elle ne déparera pas un jardin.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOTES SCIENTIFIQUES

Four empêcher l'acier de se rouiller.—Il est regrettable que la moindre humidité suffise pour altérer des objets d'un usage journalier. Aussi pour prévenir la rouille sur les objets d'acier poli, les couteliers soigneux les frottent avec de la chaux vive en poudre, ou bien les trempent dans de l'eau de chaux avant d'en faire l'expédition.

Le camphre.—Tout le monde connaît l'action du camphre sur la santé ; ce qui est moins connu, c'est l'action très énergique du camphre sur la végétation. Déjà, il y a bien des années, des expériences ont été faites à cet égard. Une tulipe, par exemple, placée dans une solution de camphre, avait dépassé largement ses voisines mises dans de l'eau ordinaire. Ces essais viennent d'être repris avec succès. Deux branches de seringat en fleur, de taille et de vigueur égales, furent introduites, l'une dans l'eau ordinaire, l'autre dans l'eau camphrée. Au bout de douze heures, la branche qui plongeait dans l'eau pure se penchait et était presque fanée ; la branche plongée dans l'eau camphrée se tenait droite et ne paraissait nullement se faner ; quelques-uns de ses boutons s'étaient même développés. Dans une autre série d'expériences, une branche de seringat, qui était morte, fut placée dans l'eau camphrée. Il y eut en quelques jours un retour à la vie très marqué, qui fut d'une certaine durée. Un horticulteur pensa à arroser des semences avec de l'eau de camphre ; il choisit des graines déjà vieilles ; ces semences germèrent incomparablement plus vite que des graines jeunes plongées dans de l'eau pure.

La chaleur dégagée par le soleil.—On ne se figure pas réellement la chaleur énorme dont notre globe est, à chaque minute, redevable au soleil. Un de nos confrères, après l'avoir calculée scientifiquement, a cherché une base de comparaison pour permettre de l'apprécier en la rapprochant de la chaleur que peut fournir la houille extraite de notre sol dans le courant d'une année. Cette extraction atteint à peine 600 millions de tonnes.

Or ces malheureux 600 millions de tonnes, même avec le bois et le pétrole qu'on emploie également au chauffage, peuvent fournir 3600 quadrillions de calories, la calorie étant comme l'on sait, la mesure scientifique de l'élevation de température. Pour le soleil, en une seule minute, il nous fournit gratuitement, du moins en théorie, et quand il n'a pas perdu une grande partie de son rayonnement dans notre atmosphère brumeuse, 454 trillions de ces précieuses calories, c'est-à-dire que pendant que nous travaillons péniblement un an pour extraire du sol 3600 quadrillions de calories, le bienfaisant soleil nous en offre 2388

sextrillions. Il est vrai que nous sommes loin de pouvoir les utiliser complètement, et que la vie animale et végétale lui emprunte l'élément essentiel de ses conditions de réalisation, la chaleur.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

M. de l'Atteignit, jouant aux petits jeux de société, eut, pour pénitence, de faire un impromptu à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta aussitôt par ce couplet :

En impromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie ;
Mais que vos yeux ont de vertu ;
Et quand on est aussi jolie.
On a bien le droit d'être servie,
En impromptu.

Il est question, dans les Etats de l'Est, de créer une grande réserve forestière qui serait située dans le nord du Minnesota, et s'étendrait sur une superficie de 28,000 kilomètres carrés, englobant nombre de lacs pittoresques et poissonneux.

Les partisans de ce projet font valoir cette considération, que les réserves actuelles sont situées à l'extrémité nord-ouest du territoire des Etats-Unis, et que la principale d'entre elles, le *Yellowstone National Park*, est inaccessible à la grande majorité de la population.

Nous lisons dans "Les Débats," de Montréal :

Deux entrepreneurs rivaux et qui se détestent de cœur, à la suite d'une complication commerciale, se sont trouvés compagnons d'ouvrage. Ils durent se consulter, fraterniser, enfin enterrer la vieille hache de guerre. Quelques jours avant le règlement du contrat, pour une raison ou pour une autre, la chicane s'éleva et nos deux contracteurs se prirent aux cheveux. Lorsqu'il fut question de diviser l'argent du contrat il y avait un demi-centin à partager. Furieux l'un contre l'autre et piqués d'orgueil ni l'un ni l'autre ne voulait consentir à concéder sa part de demi-centin. Il fallut avoir recours à un forgeron qui avec un ciseau coupa la pièce de monnaie en deux parties égales.

Savez-vous pourquoi les chats se lavent la figure après le repas ?

Non ? Eh bien ! voici :

Un jour, dit-on, une hirondelle fut attrapée par un chat. Le pauvre oiseau au moment où son ennemie allait le croquer, lui dit :

— Les messieurs se lavent toujours les mains avant le dîner.

— Vraiment ! dit le chat, qui se piquait d'être un gentleman.

Et il procéda à sa toilette.

Pendant ce temps l'hirondelle prit son vol.

Depuis ce jour le chat jura qu'il ne se laverait plus le museau avant le dîner, mais après seulement.

On a bien souvent répété que par suite de la corrosion exercée par les eaux et des éboulements qu'elle entraîne, les fameuses chutes du Niagara reculent d'une façon sensible d'année en année, le fait est que de 1842 à 1899, on a évalué à près de 5 millions et demi de mètres cubes le volume des roches qui ont été enlevées. C'est ainsi que pendant ces dernières années, la partie des chutes qui porte le nom de "horse shoe fall" (chute du Fer à cheval) avait bel et bien pris la forme d'un V qui nuisait beaucoup à sa beauté et qui en tout cas ne légitimait plus son nom. Il vient tout récemment de se produire un nouvel éboulement, qui augmente encore le recul constant dont nous parlions tout à l'heure, mais qui du moins a rendu à la chute du Fer à cheval sa forme caractéristique.

Les Six Commandements du cycliste, d'après un journal humoristique américain, *The Hub* :

I. Ne prends jamais le guidon entre les dents.—II.

Ne te retourne pas pour voir si la roue d'arrière te suit.—III. Arrange-toi de façon à tomber toujours sur l'épaule droite ; prends soin que ton oreille frappe le sol quelques secondes seulement après ta chute.—IV. Si tu perds une pédale, ne retourne pas en arrière pour la chercher. Elle adhère encore à ta machine, et, si tu tâtonnes longtemps et patiemment, tu finiras par la trouver.—V. Si tu rencontres un cheval sur ta route, range-toi et laisse-le passer ; puis saisis-le par la queue et appuie sur le frein.—VI. Ne tue jamais un piéton, si tu peux l'éviter. Mais si tu ne peux faire autrement, saute à bas de ta machine et affirme bien haut que tu regrettes ce qui s'est passé.

Le représentant des Etats-Unis en Suède signale l'intérêt qu'il y aurait pour les fabricants de voitures automobiles à chercher à pénétrer le marché suédois : il est convaincu qu'on y trouverait une nombreuse et importante clientèle. Des loueurs de voitures ont été récemment à Berlin pour juger des automobiles qu'on y pouvait acheter, mais il faut dire qu'ils n'ont été nullement satisfaits, reprochant aux électromoteurs leur inaptitude à tourner dans un faible rayon et aussi leur manque de force motrice pour sortir d'une route où les roues enfoncraient quelque peu dans du sable. D'ailleurs les entrepreneurs de transport du pays veulent, avant tout, des voitures à deux places, et il tiennent à les essayer, gratuitement. Actuellement on peut citer, comme représentant l'automobilisme en Suède, un motocycle et une automobile à pétrole de fabrication française à Gothenbourg, et une automobile américaine à Stockholm.

La mort aux armées est un sujet que la statistique ne pouvait oublier ; aussi nous donne-t-elle sur ce point, savoir la probabilité qu'un soldat aux armées soit tué par les balles, des renseignements intéressants.

Elle pose d'abord que, sur les 2,180,000 hommes qui furent levés en France de 1789 à 1799, 720,000 périrent ; sur les 3 millions que recruta Napoléon, 1 million disparurent (1799-1815). Dans la campagne de Crimée, qui fut beaucoup moins longue, le corps expéditionnaire (310,000 hommes) perdit 95,000 combattants.

On croirait pouvoir déduire de ces chiffres que la mortalité par les armes est énorme. Il n'en est rien. La plupart de ces morts sont dues aux fatigues, aux maladies et à la mortalité habituelle. En sorte que de 1789 à 1889, pendant tout ce siècle si plein de grandes guerres, 1 million d'hommes seulement furent tués par les armes.

Les statisticiens anglais, en comparant ce chiffre à la mortalité dans les ateliers, ont montré, non sans ingéniosité, qu'un soldat dans la tranchée courait moins de risques qu'un ouvrier dans l'atelier.

Pourtant il semble que la guerre actuelle est en train d'apporter aux statisticiens de l'Angleterre des surprises qu'elle a déjà prodiguées à ses généraux.

L'Empereur d'Allemagne qui est déjà un peintre remarquable, un dramaturge de première force, un littérateur éminent, veut encore ajouter à toutes ses gloires, celle du journaliste.

Il vient d'envoyer son impériale "copie" au *Daily Express*, journal anglais.

Nous devons ajouter que cette copie est arrivée à la feuille en question par l'intermédiaire de son correspondant berlinois auquel l'empereur a télégraphié :

"Dites au peuple anglais que mon premier espoir est que la paix internationale sera maintenue."

"Mon second espoir est que les bonnes relations

entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne seront constantes. Entre les deux nations, il n'existe aucune cause sérieuse, et il ne devrait y avoir entre elles d'autre rivalité qu'une concurrence amicale pour le bien des peuples, en vue de la défense du progrès économique et social."

L'Empereur d'Allemagne donne l'exemple, les souverains modernes vont suivre. Bientôt les chancelleries surannées disparaîtront devenues inutiles, tandis que les rois, les reines, tous les chefs d'Etat d'Europe parleront aux peuples par la grande voix de la presse.

Peut-être ce jour-là s'entendra-t-on mieux mutuellement. C'est possible.

La population des Philippines a, paraît-il, des dispositions extraordinaires pour la musique et il est peu d'hommes, dans la population indigène, qui ne jouent d'un instrument quelconque : mandoline, guitare, violon, flûte, etc. Les villages des environs de Manille et ceux des provinces des îles de Luçon avaient tous, avant les derniers événements, des musiques ou orchestres, jouissant d'une renommée plus ou moins grande. Ce sont ces musiciens qui ont mené au combat les bandes d'insurgés et qui, aujourd'hui, donnent des concerts aux Américains, à leur entrée dans les villes de l'intérieur.

L'année dernière, le chef de musique d'un des régiments des Etats-Unis organisa un orchestre composé de près de cent indigènes, et le succès obtenu a été tel qu'on se proposerait de créer un conservatoire de musique à Manille. Les théâtres de Manille ont des orchestres conduits par des Indiens, et les innombrables bars qui ont été ouverts dans cette ville depuis l'occupation américaine, sont tous pourvus d'un piano et souvent d'un orchestre tagal.

Le consul de France à Manille qui nous donne ces intéressants détails, fait remarquer qu'il y a de ce fait un commerce important d'instruments de musique qui tend de plus en plus à se développer, et dont le monopole ne devrait pas être abandonné exclusivement aux fabricants américains ou allemands ; il conseille vivement à nos compatriotes d'entrer en ligne, en proposant des articles dont les prix soient accessibles à la clientèle locale qui se contente d'instruments très ordinaires.

M. Antony Hope, le célèbre écrivain anglais, a échafaudé tout un roman sur la ressemblance d'un monarque légitime avec un imposteur. Pareille rencontre ne se voit pas seulement dans la fiction ; le souverain véritable de M. Antony Hope, le prince de Galles lui-même, en sait quelque chose. Il est dans ses Etats deux personnages qui lui ressemblent d'une façon outrageuse.

Le premier était naguère un respectable commerçant de la Cité, mais la fatale analogie de ses traits avec ceux de l'héritier du trône lui réussit mal. Il avait la tête faible et finit par s'imaginer qu'il était le vrai prince, et que l'autre était un imposteur. Un jour, sans avertir personne, il courut au château de Sandringham : la garde, croyant reconnaître le prince de Galles, lui présenta les armes, sur quoi le marchand gravit l'escalier conduisant dans l'appartement de son sosie. Là il fut arrêté par un valet de chambre qui sortait de chez le prince et qui reconnut tout de suite un fou. Mais le marchand, furieux, ne voulut pas rebrousser chemin ; il se débattait, il protestait. Le prince de Galles étant accouru au bruit, il s'élança à sa rencontre. On eut grand-peine à calmer le pauvre dément et à l'expédier dans un asile d'aliénés.

L'autre sosie du prince de Galles est un officier de l'armée anglaise aux Indes, aujourd'hui colonel.

La *Deutsche Wochenzeitung*, à qui sont empruntés ces détails, cite encore d'autres sosies illustres : l'ex-consul général allemand à Trieste, baron de Luteroth, qui ressemblait d'une manière étonnante à l'empereur Guillaume Ier. A Trieste encore, vivait naguère un cordonnier qui était "tout le portrait" de Victor-Emmanuel. Il n'avait pas manqué d'exploiter cette ressemblance ; sa boutique portait pour enseigne : *Al Re d'Italia*.

LA MAIN COUPÉE

Nous étions une quinzaine de marchands, réunis pour traverser le Sahara, cet immense désert qui s'étend au cœur de l'Afrique. Notre long voyage s'accomplissait péniblement dans ce lieu si triste, tombeau de nombreuses caravanes : la chaleur accablante, les tourbillons de sable, soulevés par le plus léger vent, étaient des obstacles à notre prompt arrivée dans l'Algérie, cette seconde patrie, cette belle colonie de la France.

Nous nous réunissions, le soir, auprès des tentes et, pour abrégé nos soirées, chacun avait à raconter ses aventures.

Parmi nous se trouvait un jeune homme d'une trentaine d'années, à haute stature, au teint brun, aux cheveux noirs comme l'ébène, et ayant une main coupée ; ce jeune homme restait toujours songeur, par moments ses yeux bleus se noyaient de larmes qu'il essuyait aussitôt, afin de nous cacher ce qu'il appelait ses faiblesses ; on devinait, à ses manières, que sa vie avait été troublée par quelque triste événement ; nous respections tous ses rêveries et nous n'avions jamais osé lui demander le récit de ce qui causait son chagrin.

Lorsque tous eurent narré leur vie plus ou moins mouvementée, on n'osait demander à Jérôme Chauvin de nous raconter la sienne, mais la curiosité se lisait sur tous nos regards.

Un soir, cependant, notre compagnon parut disposé à nous faire son récit ; nous nous plaçâmes tous autour de lui pour ne pas perdre un mot de ce qu'il allait raconter. Je vous assure que le silence était grand et que nous fîmes tout oreilles pendant tout le temps que dura l'histoire.

Jérôme commença ainsi :

« Mes amis, je comprends votre impatience de connaître ma vie si troublée, mais je vous suis très reconnaissant de ne pas m'avoir prié de faire, comme vous, le résumé des événements si tristes qui ont empoisonné ma vie et ont fait de moi, non un criminel, mais un malheureux ! Ma tristesse de tous les jours est causée par les plus terribles émotions pouvant atteindre un cœur humain. Ma main coupée est la punition d'un crime ; et je plains sincèrement ceux qui, comme moi, ont eu un mauvais génie pour leur faire accomplir des actes indignes et qu'ils n'auraient jamais cru devoir faire ! »

Jugez si nous fîmes : surpris en entendant un pareil préambule ! Quoi donc, notre compagnon, Jérôme, que nous avions toujours connu bon, serviable, dévoué, vertueux, ce Jérôme était un criminel ! C'était à ne pas croire ce que nos oreilles entendaient !

Jérôme, voyant que nous ne le repoussions pas, mais, qu'au contraire, nous lui donnions les consolations que nous dictaient nos cœurs amis, continua ainsi :

« Je n'ai pas toujours été marchand, comme me voici, j'ai eu et habité de somptueuses demeures, j'ai possédé de vastes propriétés, de nombreux et beaux équipages, j'ai eu des domestiques empressés à mon service, lorsque j'étais chirurgien dans une des grandes capitales de l'Europe ; ma clientèle était composée des meilleures familles de la ville et des environs ; j'étais encore bien jeune et ma bonne et tendre mère était heureuse de me voir ainsi favorisé de la Fortune. Elle était fière de son fils, et, c'est ma terrible aventure qui l'a menée au tombeau ! Elle ne m'a pas maudit, parce qu'une mère ne maudit jamais son enfant, mais elle n'a pas eu aussi une parole affectueuse pour celui qui serait mort pour elle, s'il l'avait fallu ! »

« O ma mère ! comme je suis malheureux ! en pensant que tu m'as cru coupable et indigne de ton amour ! Il est vrai que les preuves étaient contre moi, mais j'ai ma conscience, ce Juge Suprême, qui m'absout et qui me console ; si, du haut des Cieux, tu vois ton enfant, regarde comme il est repentant, comme il serait heureux de laver par son sang et ses larmes la mauvaise action qui t'a conduite au tombeau ! Il déplore chaque jour et à chaque instant cet événement malheureux, qui, je te le certifie, je te le jure, ô ma mère, a fait de ton enfant un malheureux mais non un criminel ! »

« Pardonnez-moi, mes chers amis, continua Jérôme, lorsque je pense à mes malheurs, je suis transporté d'indignation et de colère. Pardonnez à votre malheureux ami ces moments de divagation.

« J'étais donc chirurgien établi dans une des capitales de l'Europe, lorsqu'un jour, mon valet de chambre m'apporta une grande enveloppe cachetée portant mon adresse en suscription. Je décachetai ce pli qui contenait une lettre et quatre billets de banque de mille francs ; la lettre était conçue à peu près en ces termes :

M. JÉRÔME CHAUVIN, chirurgien à...

Monsieur,

Veillez vous rendre ce soir, à minuit, sur le pont de... avec vos instruments de chirurgie, car il est probable qu'ils vous seront nécessaires. Vous trouverez sur le pont un individu revêtu d'un grand manteau rouge qui vous conduira.

Votre dévoué,

(Signature illisible,)

« En *post-scriptum* on avait ajouté : « Vous trouverez ci-joint quatre billets de banque de mille francs, comme premier à-compte ; l'individu au manteau rouge qui vous servira de guide, vous remettra aussi seize billets de la même valeur. »

« Jugez de ma surprise en prenant connaissance d'une pareille missive ! Néanmoins, je décidai de tenter l'aventure.

« La demie d'onze heures du soir sonnait à peine à l'horloge de la cathédrale que je sortais de mon hôtel ; j'emportais avec moi mes instruments de chirurgie, deux revolvers et un couteau de chasse passés à ma ceinture, précaution que j'avais jugée nécessaire en cas que ce rendez-vous fût un guet-apens.

« J'arrivai sur le pont, dix minutes avant minuit ; j'attendis patiemment que l'heure convenue fut arrivée. A peine avais-je entendu le douzième coup de cloche de cette heure tardive, qu'une ombre apparut à l'extrémité du pont, je mis la main sur mon revolver et restai immobile à ma place.

« C'était un grand gaillard tenant d'une main une petite lanterne sourde, et couvert avec un grand manteau rouge qui lui cachait toute la figure, à peine si l'on voyait ses deux yeux. Cet individu, s'approchant, mit la lanterne à hauteur de mes yeux, et me dit d'une voix gutturale ces simples mots : « Vous êtes exact, suivez-moi. »

« Je crus utile de lui faire l'observation suivante : « Faites attention à vous, car si vous me conduisez dans un guet-apens, vous êtes un homme mort ; la première balle de mon revolver vous est destinée. »

« L'homme au manteau ne répondit point, il n'eut qu'un léger haussement d'épaules et continua sa route ; je marchais derrière lui, prêt à faire feu au moindre bruit équivoque.

« Nous marchâmes ainsi pendant une demi-heure, et je commençais à croire que ce n'était qu'une promenade nocturne que l'on voulait me faire accomplir quand enfin, nous arrivâmes devant un magnifique hôtel. Mon guide ouvrit la porte et, marchant toujours devant moi, me fit traverser un grand nombre d'appartements meublés avec le plus grand luxe, il ouvrit une chambre à coucher, sur le lit était étendue une jeune fille ; mon guide posa sa lanterne sur la table de nuit, et, à voix basse, une voix qui semblait sortir d'un souterrain, il me dit :

« —Vois-tu cette jeune fille ? elle est morte. Je t'ai fait appeler pour l'embaumer, tu vas commencer immédiatement ton travail, car je vois que tu apportes tes instruments. Voici seize billets de banque de mille francs que je suis chargé de te remettre pour prix de ta peine. Fais vite, je t'attends à la porte.

« J'étais aussitôt mes instruments et commençai par fendre, avec ma lancette, la peau du cou ; puis, avec mon scalpel, je tranchai net dans la gorge de la jeune fille. Jugez de ma terreur, en voyant la jeune demoiselle ouvrir les yeux et la bouche, le sang couler à grande abondance ! Je venais de commettre un crime, sans le savoir. Je sortis pour aller retrouver mon guide qui avait disparu. Je n'avais même pas pensé à reprendre mes instruments.

« Pensez combien ma nuit fut troublée ! Des cauchemars affreux, des visions terribles, des hallucina-

tions sans nombre hantèrent mon esprit troublé. Je ne fermai pas les yeux de toute la nuit, tant était grande ma frayeur et mon épouvante. Comment ne suis-je pas mort en ce moment terrible ? Pourquoi m'a-t-on choisi pour l'accomplissement d'un tel forfait ? Est-il juste que je subisse les conséquences d'un meurtre que j'ai commis contre ma volonté ? Comment se fait-il que ma raison n'ait pas sombré après un pareil acte ?

« Telles étaient les pensées qui se présentaient à mon esprit ; et ma conscience toujours inflexible, me disait :

« —Tu es un malheureux, tu as tué ton semblable, tu mérites la mort !

« Le jour commençait à peine à poindre ; l'aurore dorait à peine la cime des grands monts, que j'étais déjà sur pied. J'allai à mon bureau, attendant les gendarmes qui ne devaient pas tarder à venir, j'en étais bien certain, puisque je venais de m'apercevoir que mes instruments de chirurgie avaient été oubliés dans la chambre du crime.

« Chaque coup de sonnette, sonné à ma porte, me donnait l'impression d'un grand coup frappé sur mon cœur. Je me pris à pleurer comme un enfant et les larmes que je versai me soulagèrent ; il me sembla qu'on avait allégé mon cœur d'un grand poids.

« Ma mère, que je n'avais pas entendue venir, me surprit dans ce triste état. Etonnée de me voir pleurer ainsi, elle trouva, dans son affection, des paroles de consolation et me pria de lui faire le récit de mon grand chagrin ; je ne m'en sentis point le courage. Je lui mentis pour la première fois, en lui disant que ce qui me peinait si fort, était la mort, nouvellement apprise, d'un de mes meilleurs amis.

« Je séchai mes larmes et voulus paraître gai pendant mon déjeuner. Mais, comme il est difficile de sourire lorsque le cœur pleure ! Je ne pus parvenir à donner le change à ma dévouée compagne maternelle. Je voulais rentrer à mon bureau, lorsque notre domestique vint, tout bouleversé, nous apprendre la triste nouvelle.

« —Si vous saviez, dit-il, le grand malheur qui vient d'arriver cette nuit, dans le palais même de M. le Ministre de l'Instruction Publique, vous en seriez tout indignés. Ce crime abominable est déjà connu de toute la ville, et je pense que le criminel sera vite arrêté.

« —Quel est donc ce crime ? demandai-je tout tremblant.

« —La fille de M. le Ministre, une jeune personne de vingt ans à peine, charmante, jolie et fiancée à un jeune prince, a été assassinée dans son lit. Il paraît que le malfaiteur n'a pas eu pitié de cette jeunesse, car on a trouvé la victime avec la tête complètement séparée du corps. C'est vraiment affreux d'oser faire des choses pareilles !

« Le domestique avait à peine prononcé ces paroles que ma bonne mère, qui s'était approchée de la fenêtre, s'écria :

« —Que se passe-t-il donc ? Voilà notre maison entourée de soldats et de gendarmes ! Allez voir ce qui arrive, dit-elle au domestique.

« On n'eut pas le temps de s'informer, car aussitôt un brigadier et deux gendarmes entrèrent et, s'avançant vers moi, me prièrent de les suivre.

« Ma mère, surprise, terrifiée par ces paroles, tomba évanouie sur le tapis, je n'eus pas même la consolation de l'embrasser une dernière fois, les gendarmes, me prenant chacun par un bras, me conduisirent au dehors ou une populace, rendue furieuse, m'eût tué sans les soldats qui m'entouraient et me protégeaient.

« Jugez combien il me fut pénible d'entendre les imprécations, les menaces de cette foule qui m'accompagna jusqu'à la porte de la prison.

« Le soir même, on me fit subir un long interrogatoire. On me dit que j'étais accusé d'avoir assassiné, la nuit dernière, la fille de M. le Ministre ; et, comme preuve, on me montra les instruments de chirurgie, marqués à mon initiale, oubliés dans la salle du crime, on me fit voir encore le cadavre et l'empreinte d'une de mes mains, imprimée avec du sang, sur la couverture.

“ Je cherchai à prouver mon innocence, en racontant comment s'étaient accomplis les faits ; je ne manquai pas de parler de l'individu au manteau rouge et de la lettre qui m'avait été adressée. Je montrai même cette lettre, que l'on fit voir à un expert en écritures. Cet expert assura que la lettre avait été écrite par moi ; en effet, l'écriture était si bien imitée, chose que je n'avais pas remarquée d'abord, que moi-même aurais pu m'y tromper.

“ Quant à l'homme au manteau rouge, on me dit qu'il fallait être bien audacieux pour oser l'accuser, car c'était précisément le personnage fiancé à la jeune demoiselle que j'avais tuée.

“ Malgré toutes mes négations, malgré toutes les preuves que je pus donner de mon innocence, malgré toutes les marques de mon profond repentir, les juges me condamnèrent à mort !

“ L'annonce de cette terrible sentence me donna un frisson dans tout le corps ; puis, trouvant une force nouvelle dans l'acquit de ma conscience, je me levai et dis aux juges :

“ — Toutes les preuves de culpabilité sont contre moi ; je reconnais avoir commis le crime, mais comme on m'avait assuré que j'avais devant moi un cadavre j'ose dire et soutenir que je suis innocent ! Vous me condamnez, mais ma conscience m'assure que je ne suis point coupable. Le vrai criminel est celui qui m'a déclaré que la jeune fille était décédée. Je meurs content, et je meurs martyr !

“ Combien est triste la vie du condamné à mort ! Il vit d'une vie de terreurs continuelles, la vision du bourreau et de la terrible guillotine le poursuit à chaque instant. Telle fut ma vie pendant trois jours.

“ Le matin de la quatrième journée, on ouvrit la porte de ma cellule ; je crus que c'était pour la dernière fois que j'allais assister au lever du soleil et au réveil de la nature, je tremblais de tous mes membres et mes dents claquaient, tant était grande ma frayeur. Enfin, on entre et l'on annonce que Mr le Ministre, par égard pour ma vieille mère, par pitié de ma jeunesse, venait de me faire grâce de la vie ; mais que je devais avoir la main droite coupée, tous mes biens confisqués et fuir ensuite à l'étranger pour ne plus reparaitre dans ma patrie.

“ Je subis cette dernière condamnation ; voilà pourquoi j'ai une main coupée, ma vie si triste, et que je suis devenu colporteur !

A peine sorti de prison, un domestique m'apporta le billet suivant :

Monsieur Jérôme,
Vous avez bien souffert pour moi, vous avez été mutilé pour m'être agréable. Recevez ces quinze bil-

lets de banque de mille francs pour vos premiers besoins ; fuyez en Afrique, et, chaque année, vous recevrez pareille somme que je vous adresserai poste restante à Alger.

(Signature illisible.)

“ Depuis dix ans j'ai quitté ma patrie, j'ai vécu loin de tous ceux que j'aimais ; je n'ai pu fermer les yeux à ma mère morte de misère et de chagrin, mais j'ai reçu chaque année, les quinze mille francs promis par mon mauvais génie, mais ma joie ne m'est pas revenue et je ne vis plus ; car c'est affreux de se savoir ainsi méprisé et honni de tous.”

Ainsi parla notre compagnon de route. Nous avions été si émus par son récit que nous avions nos visages inondés de larmes et que plusieurs éclatèrent en sanglots, pendant que d'autres offraient leurs consolations à notre si éprouvé camarade.

Jérôme pleurait aussi, mais on voyait qu'il était heureux de ne pas avoir perdu notre affection.

— Il m'est bien doux, chers amis, dit-il, de ne pas être pour vous, un objet de mépris et d'horreur ; aussi si jamais Jérôme peut vous être utile, comptez sur lui ! Votre espérance ne sera pas déçue.

PAUL CALMET.

Saint-Frichoux, (France), 1900.

BOUQUET DE REFLEXIONS

Aux enfants. — Dans sa merveilleuse énonciation des devoirs de l'homme, le divin Législateur ne parle d'une récompense qu'à propos d'un seul commandement : “ Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement ”. Il n'y rien de bon à attendre de vous, si vous ne respectez pas vos parents. Comprendons bien : aimer ne suffit pas, il faut respecter.

Aux Maîtres. — Si un ouvrier vous promettait une certaine somme de travail pour le salaire que vous lui payez, et s'il ne tenait pas sa parole, seriez-vous contents de lui ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! que doit penser de vous ce même ouvrier, si à votre tour, vous ne remplissez pas scrupuleusement vos engagements vis-à-vis de lui ? Exigez qu'on soit juste à votre égard, mais pratiquez vous-mêmes la justice envers les autres.

Aux Ouvriers. — Vous avez passé un contrat avec votre maître. Vous lui devez une certaine somme de travail, il vous doit une certaine somme d'argent. Lui donnez-vous ce que vous avez promis, ce que votre conscience vous oblige de lui donner ? Si votre maître ne vous paye pas ce qui vous revient, il fait mal et il aura beaucoup de peine à se justifier devant Dieu ;

mais, vous serez dans le même cas, si vous ne remplissez pas vos obligations.

A Tous. — Avant de vous livrer au repos, à la fin de la journée, demandez-vous si vous avez rempli tous vos devoirs. Une réponse affirmative à cette question est le plus agréable des “ bonsoirs.” On dort bien, quand la conscience est tranquille.

JEAN TOUCOURT.

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME

Pour bien suivre mon tout
Ne le retournez pas,
Car sens dessus dessous
Il égare vos pas.

TRANSFORMATION D'UN CARRÉ DE 6

Dans le diagramme ci-dessous, les horizontales et les verticales donnent la constante 222.

Rendre magique ce carré, c'est-à-dire lui donner la constante dans les deux diagonales centrales.

11	31	14	25	72	69
52	18	55	21	35	41
48	62	42	65	4	1
70	9	73	12	26	32
39	53	33	56	22	19
2	49	5	43	63	60

Il suffit de changer l'ordre des verticales.

Dans la solution on pourra placer les trois premières à la suite des trois autres, ou les trois premières horizontales au-dessous des trois autres.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N 841

Logographe.—Serpolet. Pelote. Serpe. Stère. Perse. Sole. Rose. Sol. Ré. Pô.

Vers à compléter.

Tout ce fatras fut de chanvre en son temps,
Linge il devint par l'art des tisserands ;
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent ;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envie le chargèrent ;
Puis on le brûle, il vole dans les airs ;
Il est fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire ;
Tout est fumée et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit tout engloutir !

PERSONNEL

Institut M. Lyons Gauthier, no 327, rue Saint Denis. Maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Consultations gratuites.

LES CHAPEAUX DE SAISON

C'est le chapeau de paille. Il procure un confort réel et donne à votre toilette l'élégance la plus recherchée durant la saison chaude. Prix 50 cts à \$2.00. Chs Desjardins & Cie, 1533 à 1541 rue Sainte-Catherine.

GENERALITE

Pauvres, riches, jeunes vieux, tous sont tout sujets aux affections de la gorge et des poumons, et tout le monde prend du *Baume Rhumal* pour les guérir.

SEL EFFERVESCENT. *Salina*

DU *Salina*
DR ED. MORIN *Salina*

Se prend avec sûreté dans toutes les maladies causées par excès soit dans le boire, soit dans le manger, soit dans l'usage immodéré du tabac. Cette excellente préparation a une valeur supérieure reconnue dans les maladies du sang, donnant *Force* et *Vigueur* à l'Estomac, au Foie et aux Reins.

Une Foule de Préparations...

sont annoncées et offertes en vente, et plusieurs d'entre elles possèdent de précieuses propriétés,

MAIS

Abbey's Effervescent Salt

EST

LA PRÉPARATION MÉDICINALE LA PLUS UTILE.

Quand on le prend d'après les directions, il guérit : Excès de bile, constipation, indigestion, et tout le cortège de maux qui les accompagne, d'une manière naturelle et sans produire de mauvais effets. Abbey's est une préparation moderne scientifique composée par des chimistes experts d'après la formule d'origine anglaise.

Il est agréable au goût, agit doucement, sédatif pour l'estomac, et stimulant pour le foie et les organes digestifs.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

CHOSE ET AUTRESS

—En Angleterre 144,026 enfants au-dessous de 14 ans travaillent dans les usines de 72 à 87 heures par semaine.

—On compte 350,000 autruches dans les parcs d'élevage de l'Afrique Sud. Une autruche pond 60 œufs.

—La France suivra l'exemple des États-Unis et se propose de commémorer nos exposition par une série de timbres poste.

—On peut voir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dans les nouveaux bas d'été pour les dames. La place la moins dangereuse, pour vérifier le fait, c'est de les regarder dans les vitrines.

—Le bill changeant le nom de la Banque Jacques Cartier contre celui de Banque Provinciale du Canada a été passé par les deux chambres et vient de recevoir la sanction royale.

—Depuis quelque temps 50,000,000 de pieds de madriers ont été expédiés de la Colombie Anglaise pour la côte de Chine à destination du chemin de fer transibérien.

—La société de repatriement et de colonisation du Lac Saint-Jean espère ramener au pays, cet été, un grand nombre de nos compatriotes des États-Unis et les établir sur les fertiles terres du Lac St-Jean.

Elle compte aussi sur une bonne immigration française.

—A partir du 1er juillet prochain, les exportateurs de pomme devront marquer sur chaque baril leur nom avec la qualité du produit expédié. C'est une précaution qui empêchera à l'avenir bien des fraudes et protégera beaucoup les fruits canadiens sur le marché anglais.

—On a beaucoup ri du gouvernement japonais parce que celui-ci fit élever un splendide monument à la mémoire des chevaux tués pendant la guerre avec la Chine. Cependant, cela n'est pas plus... bête que d'élever un monument à un homme et de faire des discours sur sa tombe quand on ne croit pas à l'immortalité de l'âme.

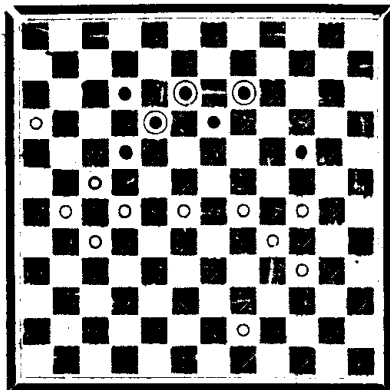
BONNE PRECAUTION

Une bouteille de Baume Rhumal ne coûte que 25c. Ayez-en toujours une bouteille chez vous. Les rhumes qu'il guérit vous guettent constamment.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 247

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils
Noirs—7 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 246

Blancs		Noirs	
50	45	71	38
43	37	32	43
56	39	33	24
44	11	43	67
36	30	17	3
30	6 gagnent		

COLONIAL HOUSE, SQUARE PHILIPPE

DÉPARTEMENT de CHAUSSURES pour HOMMES

Au Rez-de-Chaussée, près de l'Entrée de l'Avenue Union

BELLES CHAUSSURES D'ÉTÉ

Nous avons maintenant un grand assortiment de Chaussures de Haute Classe pour Hommes, comprenant en partie :—

- | | |
|--|--|
| Chaussures lacées en Veau velouté tan, Trépointe Goodyear, pour hommes. | Chaussures lacées en Veau box noir, Trépointe Goodyear, pour hommes. |
| Chaussures lacées en Veau tanné au saule, Trépointe Goodyear, pour hommes. | Congress en Cuir Patent (haut en drap), Semelles Turn, pour hommes. |
| Chaussures lacées en Veau box tan, Trépointe Goodyear, pour hommes. | Chaussures lacées en Cuir Patent, Semelles Turn, pour hommes. |
| Chaussures lacées en Dongola noir, Trépointe Goodyear, pour hommes. | Chaussures lacées en Dongola noir, Semelles Turn, pour hommes. |
| Chaussures boutonnées en Dongola noir, Trépointe Goodyear, pour hommes. | Chaussures lacées en Dongola noir, Trépointe Goodyear, pour hommes. |
| Chaussures lacées en Veau de Russie tan, Trépointe Goodyear, pour hommes. | |

PRIX : Depuis \$3.15, moins 5 p. c. d'escompte au comptant.

Aussi un assortiment complet de Pantoufles pour hommes. Ces chaussures sont dans les derniers goûts; nous les avons dans toutes les grandeurs et largeurs.

Département des Rubans et Dentelles

- | | | | |
|---|---|--|---|
| Cravattes en soie de couleur frangées. Cravattes en soie de couleur unie. Cravattes en dentelle, crème, de Paris et noir. | Cravattes en tulle, nuance crème et de Paris. Collets en dentelle avec revers. Collets en piqué avec revers. Collets droits (stocks) de dentelle et boucles, en crème, de Paris et en noir. Collets droits (stocks) en satin et en taffetas, en blanc, crème et noir. | Cravattes étroites et boucles, en noir, blanc et en couleur. Collets de toile, nouvelles formes, toutes grandeurs, pour dames. Poches à mouchoirs perlées en noir. Bon assortiment de frillings et ruchings. Rubans de fantaisie, convenables pour ceintures et cravattes. Rubans de satin reversibles, dans les principales couleurs et largeurs. | Rubans de faille et de satin américain, tout soie — bon assortiment de couleurs — toutes largeurs. Chiffons brodés de fantaisie, en crème blanc et noir, convenables pour yokes et manches. Belles tulles avec remplis et insertions, pour corsages de fantaisie. Guipure en nuances de blanc, crème et de Paris. Dentelles convenables pour garnir les robes d'été — un grand assortiment. |
|---|---|--|---|

DEPARTEMENT DE BONNETERIE

- | | |
|---|---|
| Nous venons de recevoir un envoi de marchandises de Morley, qui complètent nos différentes lignes de Bas de cachemire pour dames. Bas de cachemire noir, avec devant brodés de couleur, à 50c, 65c, 75c et \$1.00 la paire. Ils sont en nouveaux dessins et en chic couleurs. Sous-vêtements en mérinos écossais, pour dames, dans toutes les formes et grandeurs, à des prix suivant la qualité. | Bas de coton noir (fabrication de Morley) à 20c, 50c et 80c la paire. Bas de cachemire noir, à 45c, 50c, 65c, 70c, 80c et \$1.40 la paire. Notre stock de Bas de cachemire à côtes, pour dames et enfants est bien assorti, et à différents prix. |
|---|---|

Henry Morgan & Co., MONTREAL

—On estime à 240,000 chevaux-vapeur la force utilisable des chutes Shawengagan.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU "BROMA"

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez le chez votre marchand de remèdes.

POUR L'ENFANCE

La toux, la coqueluche, le croup, tristes apanages de la délicate enfance. Le Baume Rhumal guérit infailiblement et promptement tout cela.

ELLES SONT INCOMPARABLES

Les "PILULES DE VIEL" prises d'après les directions, purgent sans douleur, nettoient le sang et les intestins, tonifient l'estomac, le Foie et les Reins. Vente considérable, succès certain.

ATTQUES ADE NERFS ARRÊTÉES GRATUITEMENT. Cure permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. CONSULTATIONS personnelles ou par poste. Traités et une bouteille d'essai de \$2.00 GRATIS aux malades qui n'ont à payer que l'express sur livraison. La guérison n'est pas seulement que temporaire ELLE EST RADICALE dans tous les cas de Désordre Nerveux, Epilepsie, Spasmes, Danse de saint Guy, Débilité, Fatigue.

Dr. E. H. KLINE, Ld.
831 Arch Street, Philadelphia. Fondée en 1871.

Before. After. **Wood's Phospholine**, The Great English Remedy. Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mail order receipt of price, one package \$1, six, \$5. *Send no money, six will cure.* Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B.-E. McGale, 2193 Notre-Dame Street, Montréal

HOTEL RICHELIEU
Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ
Ex-Gérant de
L'HOTEL RIENDEAU
L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

HOTEL ST. JAMES
THEO. LANCTOT, Prop.
VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DUC.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

TEL. BELL EST 846

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 393, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

Si votre pharmacien n'a pas l'Onguent du Père Ancé allez ou téléphonez chez Rod. Carrière, 1406 Ste-Catherine, dépositaire général.

Le Passe-Temps
est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves. 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie : musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$2.00 par année. S'adresser à J.-E. Bélier, 38 rue Saint-Gabriel, Montréal.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

ANECDOTES ET BONS MOTS

Pas neuf, mais toujours drôle, ce mot d'un brave campagnard à qui l'on demande comment il a trouvé l'exposition. — Les palais empêchent de la voir !

Les joies du ménage. Lui.—Dieu merci, je ne suis pas un homme à double face. Elle.—Tu as mille fois raison. Quand on a une figure comme la tienne, c'est bien assez d'une.

Les maquignons ont quelquefois de l'esprit. L'un d'eux est appelé comme témoin dans un procès où il s'agit d'un cheval acheté et revendu, devant un juge, qui ignore que l'âge d'un cheval se connaît à ses dents : — Quel âge avait ce cheval ? — Huit ans, monsieur le juge. — En êtes-vous sûr ? qui vous l'a dit ? — Je le tiens de sa propre bouche.

SERA VOTRE CONSOLATION

Le "VIN MORIN Créso phates" vous guérissant de votre Toux, Rhume, Bronchite, Asthme, Tuberculose, irritation de la gorge, extinction de la voix, etc.

Cette préparation est célèbre pour toutes les maladies provenant des poumons ou de la gorge. Se vend partout.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

Maison fondée depuis 25 ans

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants: Le supplément du Petit Journal, 3 cents, La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Soleil du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître: La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 3 fascicules, Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de Huit Dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le 30 Juin prochain, ces deux jours compris.

Mardi, le 3 Juillet prochain Les livres de transferts seront fermés du 15 au 30 Juin prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des Directeurs, H. BARBEAU, Gérant, Montréal, 31 mai 1900.

POUR VOUS, MESSIEURS !

Un joli chapeau léger, pour la ville, la villégiature, le voyage ou le sport. Quelque soit le genre, nous l'avons. Nos importations éclipsent tout ce qu'on offre ailleurs et nos prix font la joie de tout acheteur économe. Chs Desjardins & Cie, 1533 à 1541 rue Sainte Catherine.

CHEZ LA FEMME

Les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin, combattent avantageusement, l'anémie, faiblesse féminine, pertes blanches, hystérie, retour de l'âge, etc., etc. 50 cents la boîte ou \$2.50 pour six.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désiraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie", envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50

ECHANTILLONS GRATUITS

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 Rue St. Denis, Montréal.



Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$8 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montre

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les PILULES AN. ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 10, r. des Deux-Points, PARIS Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Mme TRUDEL

Guérie de mal dans le Dos, douleurs dans les Côtés et de "Beau Mal" par LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Nous faisons remarquer à nos lectrices le soin que nous prenons de toujours leur donner le nom et l'adresse des femmes que nous guérissons avec les Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous prenons ces précautions afin que si quelques-unes doutaient encore de la grande efficacité de ce remède merveilleux, elles puissent aller voir ou écrire à ces dames, dont nous publions les noms, et s'assurer par elles-mêmes de la véracité de ce que nous affirmons.

Voici ce que dit Mme Trudel :

"Je vous demande pardon si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre vous informant de ma santé, mais je voulais voir si la guérison que j'avais obtenue par vos bons conseils et les Pilules Rouges du Dr Coderre allait être permanente. Je vois aujourd'hui, avec plaisir, que je suis très bien et que ma guérison va être permanente, car je viens de faire dernièrement mon ménage; j'ai travaillé très fort et tout cela sans douleur et sans fatigue.

"Comme vous le savez, j'ai souffert pendant dix-sept ans du mal dans le dos, dans les côtés, sans pouvoir jamais trouver de soulagement nulle part.



MME JOSEPH TRUDEL

"Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui ait pu me faire du bien et me guérir. La faiblesse générale était la cause de ma maladie et les Pilules Rouges m'ont donné des forces et ont fait disparaître mes maux.

"Mme J. Trudel, Ste Geneviève, Champlain, P.Q.

Le mal de reins et les douleurs dans les reins sont presque toujours causées chez les femmes par un dérangement et les Pilules Rouges du Dr Coderre, en guérissant ce dérangement, guérissent aussi toutes les douleurs qu'il cause.

Nous conseillons aux femmes qui souffrent et

qui n'ont pu trouver de soulagement nulle part, de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et les prendre avec patience et persévérance, et elles seront guéries.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les jours un grand nombre de femmes qui se croyaient sans espoir et elles feront pour vous ce qu'elles ont fait pour tant d'autres.

Les bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos Médecins Spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les Dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant 50 pilules chacune et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Montréal.

Si l'on donnait aux enfants . . .



Une nourriture appropriée à leurs capacités digestives, on leur éviterait bien des maladies et, en même temps on favoriserait leur croissance et leur développement.

La Peptonine

Aliment complet, pur, stérilisé, et approuvé par nos médecins en vue et nos chimistes officiels, constitue la nourriture par excellence des petits enfants.

25c la grande boîte dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries.

Gros : F. COURSOL, 382, Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

Une simple application de COMME Du Dr. Adam GUÉRIT LE MAL DE DENTS Prix: 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies

A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait accidents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

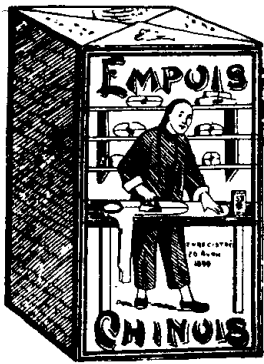
IL FAUT DORMOL !!!

Trestler, Globensky & Martel,

Ont déménagé à leur ancien bureau

No 2, Rue St-Denis, Montréal

Exigez cette vignette sur chaque paquet.



AVEC L'EMPOIS CHINOIS

Une fillette de quinze ans peut repasser et glacer comme le plus habile des chinois. Il s'emploie aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

ESSAYEZ-LE

Manufacturé seulement par le **MOULIN OCEAN**
1094 Rue St-André, Montréal.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elekiron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

ETÉS-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du **Dr HARVEY**

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Foudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissançe :

L. A. BERNARD,

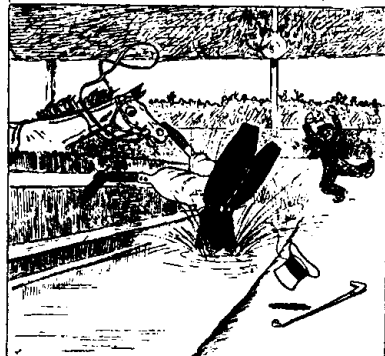
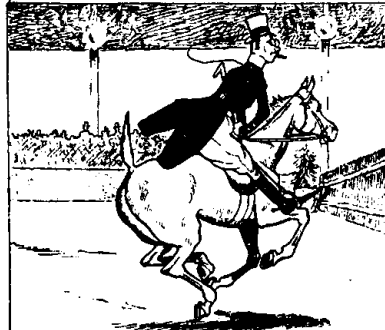
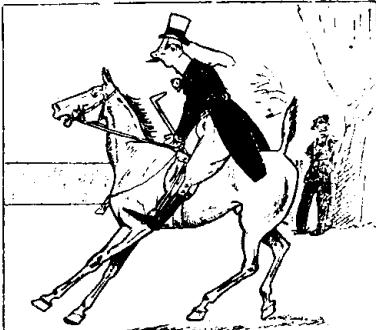
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBÉSITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA : **PHARMACIE LACHANCE**
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

33638



UN BAIN AU CONCOURS HIPPIQUE

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

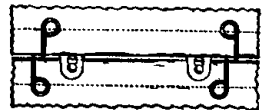
...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



BUSC (Clasp) de CORSETS



Si le **BUSC** de votre Corset **CASSE**, nous le réparons à nos frais. Le moyen est **D'ACHETER** notre **CORSET** **ETAMPE** qui ne se trouve pas **AILLEURS**. De tous nos Corsets de 35c. et plus, le **BOUT** des **ACIERS** est **RIVE**, ce qui **EMPECHE** de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps, avantage qu'on ne trouve pas ailleurs.

Breveté au Canada et aux Etats-Unis.



Corset et forme combinés qui se boucle autour de la taille sans lacet.

CORSETS d'Été 25 cents et plus.

J. B. A. LANCTOT

152 Rue Saint-Laurent

Téléphone Main 3187. Fabricant de Gants.

L. N. BÉTOURNAÏ. A. CIRoux

J. E. LALONDE.

Royal Silver Plate Co.

Plaqueurs en Or et en Argent.

VIEILLES ARGENTERIES de table et d'ornementation.

ARTICLES DE FANTAISIE. ORNEMENTS D'ÉGLISES.

Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure une Spécialité.

40 Cote St-Lambert, - Montréal.

Tel. Bell : Main 1387



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

00 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR

The Modern Light

2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication

illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres" de réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

LA PAGE COMIQUE



1111

— Ah ! mon cher, je vous félicite, vous avez été superbe, vous avez conservé toujours un gai sourire, même quand la balle a passé près de vous.

— Comment les pistolets étaient donc chargés ?
— Dame !

L'ESPRIT FRANÇAIS



ENVOYEZ-MOI DE L'ENCRE, S.V.F.



EN AFRIQUE. — REVEIL DESAGREABLE

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Les riches robes en soie miroitaient toujours dans la paisible chambrette de Marguerite. Elle travaillait sans relâche et entassait ses économies qu'elle comptait chaque jour, car elles lui permettraient de faire vivre son père quand il reviendrait, et, tant qu'il vivait de son travail à elle, il vivait du moins honnêtement.

La jeune fille maniait adroitement son aiguille et était habile en tout, car elle avait la forte intelligence de son père et sa faculté de perception rapide. Elle était donc à même de se procurer beaucoup d'ouvrage et elle était passablement payée de son travail.

Le 27 août, Marguerite rapporta une belle robe à une dame de Clapham, une veuve nommée Austin, la mère de ce Clément Austin qui était caissier dans la maison de banque Dunbar, Dunbar & Balderby. Evidemment Marguerite ignorait dans quelle situation le fils de cette dame se trouvait vis-à-vis de la maison Dunbar. Elle savait seulement que mistress Austin était une de ses pratiques, qu'elle était bonne et libérale et que c'était un plaisir de travailler pour elle.

Elle avait rencontré Clément Austin dans la maison de sa mère et le jeune homme avait admiré la jolie figure de la couturière. Il s'était trouvé sur son passage et l'avait saluée aussi respectueusement qu'une duchesse, mais aucune parole n'avait été échangée entre eux.

Dans cette soirée du 27 août, Clément Austin se trouvait assis dans le joli salon de sa mère, lorsque la couturière fut introduite chez sa patronne. On causa longuement de la robe et puis Marguerite reçut son argent ; mais mistress Austin avait l'habitude de bavarder un peu avec la jeune fille, dont les douces et charmantes manières avaient sur elle une favorable impression.

« Je vous ai trouvé une autre pratique, miss Wentworth, dit mistress Austin, et j'espère que ce ne sera pas la dernière. Vous êtes si habile qu'on doit vous encourager quoique, à vrai dire, ce soit une honte que vous consacriez vos talents à la couture. »

Clément Austin regarda en souriant la figure pâle et pensive de la couturière. La jeune fille ressemblait à une des madames de Raphaël à la douce lumière de la lampe à abat-jour. Elle paraissait presque trop belle pour la terre, et à coup sûr beaucoup trop belle pour une vie de fatigue monotone.

Elle était tout l'opposé de Laure Dunbar. La brillante beauté de la jeune héritière ressemblait au soleil éclatant de juin. La figure de Marguerite avait la froideur mélancolique de la lune au printemps. Elle avait l'air d'une femme créée pour souffrir, tandis que Laure semblait n'être venue au monde que pour être heureuse.

« A propos, miss Wentworth, s'écria mistress Austin après avoir parlé de toutes sortes de choses, je suppose que vous avez appris la nouvelle de cet affreux assassinat qui fait tant de bruit.

—Un affreux assassinat... non, madame ; j'apprends rarement des choses de ce genre, car la personne avec qui je loge est vieille et sourde. Elle s'inquiète fort peu de ce qui se passe dans le monde, et je suis trop occupée pour m'en inquiéter moi-même.

—Ah ! dit mistress Austin. Eh bien ! ma chère, vous me surprenez réellement. Je croyais que cette terrible affaire avait fait grande sensation à cause du grand M. Dunbar qui s'y trouve mêlé.

—M. Dunbar ! s'écria Marguerite regardant son interlocutrice avec des yeux dilatés par l'étonnement.

—Oui, ma chère, M. Dunbar, le riche banquier. Je me suis beaucoup intéressée à cet événement, parce que mon fils est employé à la banque de M. Dunbar. Il pa-

rait qu'un vieux serviteur, un valet de confiance de M. Dunbar, a été assassiné à Winchester ; et tout d'abord M. Dunbar a été soupçonné du crime, quoique la chose soit évidemment d'un ridicule achevé. Pour quel motif aurait-il pu assassiner son vieux valet ? Pourtant, il a été soupçonné et quelque stupide magistrat l'a fait arrêter. Il y a eu un interrogatoire la semaine passée, et cet interrogatoire a été ajourné à aujourd'hui même. Nous ne saurons le résultat que demain. »

Marguerite était assise et écoutait, la figure pâle comme celle d'une morte.

Clément Austin s'aperçut du changement terrible survenu en elle.

« Ma mère, dit-il, vous ne devriez pas parler de ces choses-là devant miss Wentworth ; vous l'avez tout effrayée. Souvenez-vous qu'elle peut ne pas être aussi forte d'esprit que vous.

—Non, non, dit Marguerite d'une voix étouffée, je... je... désire tout entendre ; mistress Austin, dites-moi le nom de l'homme assassiné.

—Joseph Wilmot.

—Joseph Wilmot, répéta Marguerite lentement : elle avait toujours connu son père sous le nom de James Wentworth, mais n'était-il pas possible, probable même que Wilmot fût son vrai nom ? Elle avait de bonnes raisons pour soupçonner que celui de Wentworth était faux.

« Je vous prêterai un journal, dit mistress Austin avec bonté, si vous désirez réellement connaître les détails de cet assassinat.

—Prêtez-le-moi, s'il vous plaît. »

Mistress Austin choisit un journal hebdomadaire parmi une foule d'autres éparpillés sur une table. Elle le plia et le tendit à Marguerite.

« Donnez un verre de madère à miss Wentworth, ma mère, s'écria Clément Austin, je suis sûr que cette conversation à propos de meurtre l'a fort émue.

—Non, non, pas du tout ! répondit Marguerite. Je préférerais ni rien prendre. Je désire rentrer au plus vite. Bonsoir, mistress Austin. »

Elle sortit du salon avant que la veuve pût insister auprès d'elle, mais Clément Austin la suivit dans le vestibule.

« Miss Wentworth, dit-il, je sais que quelque chose vous a agitée. Je vous en pris, revenez au salon et attendez que vous soyez plus calme.

—Non, non, non.

—Laissez-moi vous accompagner jusque chez vous, alors.

—Oh ! non, non, s'écria-t-elle en voyant le jeune homme se mettre en travers de la porte, par pitié, ne me retenez pas, monsieur Austin, ne me suivez pas. »

Elle passa à côté de lui et s'éloigna précipitamment de la maison. Il la regarda disparaître dans le crépuscule et revint ensuite au salon en soupirant.

« Je n'ai pas le droit de la suivre malgré elle, se dit-il, je n'ai pas le droit de m'imposer à elle, ou de m'occuper d'elle. »

Il se jeta dans un fauteuil et prit un journal, mais il n'en lut pas six lignes. Il réfléchissait profondément pendant que ses yeux étaient fixés sur la page.

« Pauvre fille, se dit-il à lui-même au bout d'un moment, pauvre fille abandonnée. Elle est trop pure et est trop belle pour lutter avec le monde. »

Marguerite Wentworth parcourut rapidement la distance qui la séparait de son logis. Elle tenait le journal plié fortement serré contre son sein. C'était son arrêt de mort peut-être. Elle ne s'arrêta et ne ra-

entit sa marche que lorsqu'elle fut arrivée à l'étroite ruelle qui menait au bord de l'eau.

Elle ouvrit la porte du cottage, les verrous et les serrures n'étaient pas nécessaires en un pareil endroit, et elle monta dans sa chambrette, cette chambrette où son père lui avait dit le secret de sa vie, cette chambrette où elle avait juré de se souvenir du nom d'Henri Dunbar.

Elle enflamma une allumette, alluma sa chandelle et s'assit tenant en main le journal. Elle le déplaça et ses yeux, avides et dilatés, parcoururent les pages. Elle ne tarda pas à trouver ce qu'elle voulait.

Assassinat de Winchester.—Derniers détails.

Marguerite Wentworth lut cette horrible histoire. Elle lut le compte rendu du meurtre commis, deux fois... lentement et avec fermeté. Ses yeux étaient secs et elle se sentait au cœur le courage du désespoir.

« J'ai juré de me souvenir du nom de Henri Dunbar, dit-elle d'une voix lente et sombre, j'ai de bonnes raisons pour ne pas l'oublier maintenant. »

Dès le commencement elle n'avait pas douté le moins du monde, elle n'avait eu qu'une idée et cette idée était une conviction. Son père avait été assassiné par son ancien maître. Cet homme, Joseph Wilmot, c'était son père, le meurtrier c'était Henri Dunbar. Le compte rendu du journal lui révéla comment la victime avait, d'après son propre aveu, rencontré son frère à la gare de Waterloo dans l'après-midi du 16 août. C'était précisément dans cette après-midi que James Wentworth avait quitté sa fille pour aller à Londres en chemin de fer.

Il avait rencontré son ancien maître, l'homme qui lui avait fait tant de mal, le misérable au cœur sec qui l'avait si cruellement trahi. Il avait été violent peut-être et avait menacé Henri Dunbar et puis... puis l'homme riche, traître et dur dans sa vieillesse comme dans sa jeunesse, avait trompé son ancien valet en feignant pour lui de l'amitié, l'avait entraîné dans un endroit écarté et là il l'avait assassiné pour que les secrets du passé fussent enterrés avec sa victime.

Quant au vol des habits, de l'argent, du portefeuille, tout ceci évidemment entraînait dans le plan bien combiné d'Henri Dunbar.

La jeune fille replia le journal et le glissa dans son corsage. C'était un étrange papier que celui qui reposait sur ce sein virginal, torturé intérieurement par une douleur froide qui ressemblait à l'agonie de la mort.

Marguerite prit sa chandelle et fut dans une petite chambre où couchait son père quand il restait avec elle.

Il s'y trouvait une vieille malle à moitié démantelée, recouverte en poil de chèvre et entourée d'une corde usée. La jeune fille s'agenouilla devant la malle et posa sa chandelle sur une chaise à côté d'elle. Puis avec ses doigts effilés elle essaya de défaire les nœuds de la corde. La tâche n'était pas facile et elle se meurtrit les doigts avant d'en finir. Mais elle y parvint à la longue et souleva le couvercle.

Elle contenait de vieux vêtements râpés, roulés et poussiéreux qui y avaient été jetés pêle-mêle, des pipes cassées, de vieux journaux dont les caractères avaient blanchi, et dont plusieurs passages étaient marqués d'un trait de plume. Une faible odeur qui se dégageait de ce tas de vieilleries, de ces herbes que le grand océan le Temps jette sur le rivage du présent, accusait le voisinage des souris. Tout au fond de la malle, parmi des débris de tabac, des bouts de cigares pétrifiés et des chiffons de papier, se trouvaient quelques lettres.

Marguerite les ramassa et les examina. Trois d'entre elles, très-vieilles, jaunies et presque en lambeaux, étaient adressées à Joseph Wilmot, par l'intermédiaire du gouverneur de l'île de Norfolk, en caractères soignés et réguliers comme ceux d'un commis aux écritures.

C'était une terrible adresse. Marguerite Wentworth courba la tête sur ses genoux et sanglota tout haut :

« Il avait été bien coupable et avait besoin d'une longue vie de repentir, songea-t-elle, mais il a été assassiné par Henri Dunbar. »

Il n'y avait plus l'ombre de doute dans son esprit. Elle avait en main la preuve concluante de l'identité de Joseph Wilmot avec son père, et, pour elle, cela suffisait à prouver qu'Henri Dunbar était l'assassin de son ancien valet. Il avait fait du tort à Wilmot, et Wilmot pouvait lui en faire à son tour. Il avait donc résolu de se débarrasser de ce vieux complice, de ce dangereux témoin du passé.

C'était ainsi que raisonnait Marguerite. Elle n'eut pas un instant l'idée que le crime commis dans le paisible bosquet près de Sainte-Croix était du nombre de ceux qui se commettent chaque jour pour les motifs les plus vils et les plus mesquins qui puissent pousser un homme à verser le sang de son semblable. Cette idée pouvait venir de d'autres, mais c'était parce qu'ils ignoraient l'histoire du passé et que l'histoire du passé pouvait seule témoigner contre Henri Dunbar.

L'employé auquel elle s'adressa à la gare de Winchester la traita avec politesse et bonté. La pâle beauté de sa figure pensive lui attira des amis partout où elle allait. C'est chose très-dure pour le mérite à figure de singe et pour la vertu à cheveux rouges, qu'un profil grec ou une chevelure noire soit un aussi bon passe-port ; mais malheureusement la nature est faible et la beauté va droit à l'œil des gens frivoles, tandis que le mérite ne peut être apprécié que par les sages.

"S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous, miss, dit l'employé poliment, je serai très-heureux, je vous assure.

—Je désire être renseignée sur le meurtre, répondit la jeune fille à voix basse et tremblante, le meurtre qui a été commis...

—Oui, miss, c'est connu. Tout le monde dans Winchester ne parle que de cela, c'est un événement très-mystérieux. Mais, s'écria l'employé devenant tout à coup rayonnant, seriez-vous un témoin, miss ? Sauriez-vous quelque chose, eh ?

Il s'animait à la simple idée que cette jolie fille avait quelque chose à dire sur le meurtre et qu'il aurait le privilège de la présenter à ses concitoyens. Connaître quelqu'un qui sût quelque chose au sujet du meurtre de Joseph Wilmot, c'était, en ce moment, occuper un poste de distinction dans Winchester.

"Oui, dit Marguerite, je veux témoigner contre Henri Dunbar."

L'employé tressaillit et ouvrit de grands yeux étonnés.

"Témoigner contre M. Dunbar, miss ? dit-il, mais M. Henri Dunbar a été relâché cet après-midi, et il part pour Londres par l'express de ce soir, et tous les habitants de Winchester sont honteux de la manière dont il a été traité. Jusqu'ici, il n'y avait pas plus lieu de soupçonner M. Dunbar, à en juger par ce qui a été constaté seulement, que de me soupçonner, moi. Et l'employé fit claquer ses doigts avec mépris. Mais si vous savez quelque chose contre M. Dunbar, ceci évidemment change la tournure des affaires, et il est de votre devoir, miss, de vous présenter immédiatement chez le magistrat et de faire votre déposition."

L'employé ne pouvait s'empêcher de faire claquer sa langue d'un air de satisfaction en parlant ainsi. La distinction était venue à lui sans qu'il l'eût cherchée.

"Attendez une minute, miss, dit-il, je vais deman-

der la permission de m'absenter pour vous conduire sur-le-champ chez le magistrat. Vous ne trouveriez jamais votre chemin toute seule. Le train attendu n'arrivera qu'à minuit sept minutes. On peut se passer de moi."

L'employé s'éloigna, se présenta à son supérieur, raconta le fait et obtint la permission de s'absenter quelques instants. Il revint ensuite vers Marguerite.

"Maintenant, miss, dit-il, si vous voulez venir avec moi, je vais vous conduire chez sir Arden. Sir Arden est le gentleman qui s'est donné tant de mal dans cette affaire."

En chemin, le long des ruelles de la paisible cité, l'employé aurait bien voulu arracher à Marguerite tout ce qu'elle avait à dire. Mais la jeune fille n'avoua

située dans une rue latérale ; et un domestique à l'air grave, portant une jaquette en coutil, fit entrer la jeune fille dans le vestibule boisé en chêne.

Elle aurait eu peut-être quelque difficulté à voir sir Arden, si l'employé n'eût aussitôt annoncé le but de la visite. Mais le nom de l'homme assassiné fut un talisman, et on introduisit la jeune fille dans une salle basse garnie d'étagères pleines de livres qui ouvrait sur un jardin à l'antique.

Sir Arden, le magistrat, était assis devant un bureau dans cette salle. C'était un homme âgé, à cheveux et à favoris gris et à figure un peu sévère. Mais il était bon et juste ; et Henri Dunbar eût-il été l'empereur d'une moitié de l'Europe, au lieu d'être un riche banquier, que sir Arden l'eût mis en accusation tout de même si la justice l'avait exigé.

Marguerite ne fut nullement décontenancée par la présence du magistrat. Elle n'avait à l'esprit qu'une pensée : la pensée de la mort violente de son père ; et elle eût parlé librement devant un roi.

"J'espère que je n'arrive pas trop tard, monsieur, dit-elle ; j'apprends que M. Dunbar a été relâché. J'espère qu'il sera temps encore pour témoigner contre lui."

Le magistrat le regarda avec surprise.

"Ceci dépendra des circonstances, dit-il ; c'est-à-dire de nature de la déposition que vous avez à faire."

Le magistrat appela son clerc dans une chambre à côté et écouta la déposition de la jeune fille.

Mais il secoua la tête d'un air de doute quand Marguerite eut raconté tout ce qu'elle savait. Ce qui pour la jeune fille, toute d'impulsion, semblait une preuve positive de la culpabilité de Henri Dunbar, n'était pas grand' chose une fois résumé par le clerc expérimenté de sir Arden.

"Vous savez que votre malheureux père a été lésé par M. Dunbar et vous croyez qu'il possédait des secrets nuisibles à ce gentleman ; mais vous ignorez ces secrets. Ma pauvre fille, je ne puis agir dans cette circonstance à l'aide de votre témoignage. La police est à l'œuvre. Cette affaire ne sera pas étouffée sans qu'on ait fait de sérieuses recherches, croyez-moi. J'aurai soin de confier votre déposition à l'agent de la police secrète, qui aura à s'occuper de tout cela. Il nous faut attendre. Je ne puis me résoudre à croire que Henri Dunbar ait commis cet horri-

ble crime. Il est assez riche pour avoir pu acheter le silence de votre père s'il avait lieu de craindre ses aveux. L'argent est un levier puissant auquel rien, presque rien ne résiste. Il est rare qu'un homme, maître d'une fortune sans limites, se trouve forcé de recourir à la violence."

Le magistrat lut à haute voix la déposition de Marguerite Wilmot et la jeune fille la signa ensuite en présence du clerc ; elle la signa du vrai nom de son père, ce nom dont elle ne s'était jamais servi jusqu'à ce jour.

Puis, après avoir donné au magistrat son adresse de Wendsworth, elle lui souhaita le bonjour et revint dans la rue qui ne lui était pas familière.

Rien de ce qu'avait dit sir Arden, n'avait affaibli



Des enfants la menèrent à l'endroit où le cadavre avait été trouvé. (Voir page 57)

en elle la conviction enracinée de la culpabilité de Henri Dunbar. Elle croyait toujours qu'il était le meurtrier de son père.

Elle fit quelques pas sans savoir où elle allait ; puis elle s'arrêta tout à coup : sa figure s'anima, ses yeux brillèrent et un sourire de mauvais augure éclaira sa physionomie.

— Je vais aller vers Henri Dunbar, se dit-elle ; puisque la loi ne veut pas m'aider, j'irai trouver moi-même le meurtrier de mon père. Il tremblera certainement en apprenant que sa victime a laissé une fille qui n'aura ni cesse ni relâche tant que justice ne sera pas faite. "

Sir Arden avait désigné l'hôtel où était Henri Dunbar. Marguerite demanda donc au premier passant de quel côté se trouvait l'hôtel *Georges*.

Elle trouvait un garçon qui flânait sur le seuil de la porte.

— Je veux voir M. Dunbar, dit-elle.

Le garçon la regarda tout surpris.

— Je ne crois pas que M. Dunbar vous reçoive, miss, dit-il ; je vais vous annoncer si vous le désirez.

— Je vous serai très obligée si vous voulez bien.

— Certainement, miss ; veuillez vous asseoir dans le vestibule, je monte à l'instant chez M. Dunbar. Votre nom est...

— Mon nom est Marguerite Wilmot.

Le garçon tressaillit comme quelqu'un qui reçoit une balle.

— Wilmot ! s'écria-t-il ; êtes-vous une parente de...

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, répondit tranquillement Marguerite ; vous pouvez le dire à M. Dunbar si cela vous plaît.

— Oui, miss, je le lui dirai. Oh ! mon Dieu, miss, je n'ai pas plus de force qu'un enfant. M. Dunbar ne peut pas se refuser à vous voir, il me semble, miss. "

Le garçon monta l'escalier en se retournant vers Marguerite à plusieurs reprises. Il avait l'air de croire que la fille de l'homme assassiné devait, de manière ou d'autre, être différente des autres jeunes femmes.

XVIII.—TROMPÉE

M. Dunbar était assis dans un magnifique fauteuil avec un journal sur les genoux, M. Balderby était reparti pour Londres dans la soirée ; mais Arthur Lovel n'avait pas quitté l'Anglo-Indien.

Henri Dunbar avait passablement souffert de la traite forcée à laquelle il avait été condamné depuis son arrivée dans la ville à l'acathédrale. Tous ceux qui le regardaient voyaient le changement qui s'était opéré en lui dans les derniers dix jours. Il était très-pâle ; ses yeux, bordés d'un cercle bleuâtre, brillaient d'un éclat extraordinaire, et la bouche, ce trait bavard de la physionomie, sur lequel aucun homme n'a un empire parfait, trahissait la souffrance qu'il avait endurée.

Arthur Lovel avait été infatigable au service de son client, non qu'il eût le moindre amour pour l'homme

lui-même, mais parce qu'il était toujours influencé plus ou moins par la réflexion qu'Henri Dunbar était le père de Laure, et que servir Henri Dunbar c'était servir en quelque sorte la femme qu'il aimait.

M. Dunbar n'avait été remis en liberté que dans la soirée précédente, après un long et ennuyeux interrogatoire des témoins qui avaient déposé à l'enquête du coroner et un examen détaillé de cette déposition additionnelle à la suite de laquelle le magistrat avait lancé son mandat d'arrêt. Il avait dormi jusqu'à une heure très avancée et il venait à peine de terminer son déjeuner lorsque le garçon entra avec le message de Marguerite.

— Une jeune personne désire vous voir, monsieur, dit-il respectueusement.

— Une jeune personne, s'écria M. Dunbar avec impatience, je ne puis voir aucune jeune personne. Que peut me vouloir une jeune personne ?

— Elle désire vous voir expressément, monsieur ; elle dit qu'elle se nomme Wilmot... Marguerite Wilmot, et qu'elle est la fille de...

La pâleur maladive de la figure de M. Dunbar se changea en une teinte livide horrible à voir, et Arthur Lovel qui regardait son client en ce moment s'aperçut du changement.

C'était la première fois qu'il voyait la peur se manifester soit dans la physionomie, soit dans les manières d'Henri Dunbar.

— Je ne veux pas la voir, s'écria M. Dunbar, je n'ai jamais entendu Wilmot parler d'une fille à lui. Cette femme est quelque impudente intrigante qui désire m'extorquer de l'argent, je ne veux pas la voir, renvoyez-la à ses affaires. "

Le garçon hésita.

— Elle a l'air d'une personne très-respectable, monsieur, dit-il, et n'a pas du tout la mine d'une intrigante.

— Peut-être bien ! répondit M. Dunbar avec hauteur, mais elle n'en est pas moins une intrigante. Joseph Wilmot n'avait pas de fille que je sache. Je vous en prie, ne me tourmentez plus à ce sujet. J'ai déjà bien assez souffert par la mort de cet homme. "

Il retomba dans son fauteuil et reprit son journal en finissant de parler. Sa figure était complètement cachée derrière la feuille périodique.

— Eaut-il que j'aie à parler à cette jeune fille ? demanda Arthur Lovel.

— Pas du tout. Cette jeune fille est une intrigante. Renvoyez-la à ses affaires. "

Le garçon quitta l'appartement.

— Pardonnez-moi, monsieur Dunbar, dit le jeune avoué, mais si vous voulez me permettre de vous suggérer une idée en qualité de conseiller légal dans votre affaire, je vous recommanderais sérieusement de recevoir cette jeune fille.

— Pourquoi ?

— Parce que les habitants d'une petite ville comme celles-ci sont bavards au possible et grands amateurs de scandale. Si vous refusez de voir cette jeune personne qui se dit, quand même, la fille de Joseph Wilmot, on pourra dire...

— On pourra dire quoi ? demanda Henri Dunbar. — Que c'est parce que vous avez quelque bonne raison pour refuser de la voir.

— Ah ! vraiment, monsieur Lovel, je dois donc me déranger, après toute la fatigue mortelle que m'a déjà occasionnée cette ennuyeuse affaire, et voir la première aventurière venue à laquelle il plaira d'endosser le nom de l'homme assassiné, pour fermer la bouche aux bonnes gens de Winchester. Je tiens à ce que vous sachiez, mon cher monsieur, que je suis complètement indifférent à tout ce qu'on peut dire de moi et que je ne me préoccuperais que de mon bien-être et de ce qui me plaira. Si quelqu'un a la fantaisie de croire qu'Henri Dunbar est le meurtrier de son ancien valet, je ne m'y oppose pas et je ne me donnerai pas la moindre peine pour prouver le contraire. "

Le garçon reparut au moment où M. Dunbar cessait de parler.

— Cette jeune personne déclare qu'il faut qu'elle vous voie, monsieur, dit le domestique, elle m'a annoncé que si vous refusez de la recevoir elle attendra à la porte de cette maison jusqu'au moment de votre départ. Mon maître lui a parlé, monsieur, mais c'est inutile, c'est la jeune femme la plus déterminée que j'aie jamais vue. "

La figure de M. Dunbar était toujours cachée par le journal. Il y eut une petite pause avant qu'il répondit.

— Lovel, dit-il enfin, il vaudrait peut-être mieux que vous alliez voir cette jeune personne. Vous tâchez de savoir si elle est réellement la fille de ce malheureux homme. Voici ma bourse. Vous lui donnerez la somme que vous jugerez convenable si elle vous paraît dans la misère. Wilmot était très-bien mis quand il m'a rencontré, et il avait l'air d'un homme à son aise, mais il se peut qu'il se fût mis en frais pour l'occasion. Oui, il vaut mieux que vous voyiez cette jeune personne. "

Arthur Lovel prit la bourse du millionnaire et descendit l'escalier avec le garçon. Il trouva Marguerite assise dans le vestibule. Rien en elle ne trahissait l'impatience ou la violence, sa figure blanche exprimait une résolution froide mais inébranlable. Le jeune avoué comprit que cette jeune fille ne céderait pas facilement devant les refus de M. Dunbar.

Il la conduisit dans un salon particulier au bout du vestibule et ferma ensuite la porte derrière lui. Le garçon désappointé demeura cloué sur le paillason ! mais l'hôtel *Georges* est une maison bien bâtie et le garçon en fut pour ses peines.

— Vous désirez voir M. Dunbar, dit-il.

— Oui, monsieur.

— Il est très-fatigué par l'affaire d'hier et il refuse de vous recevoir. Pour quel motif tenez-vous tant à être admise en sa présence.

— Je l'expliquerai à M. Dunbar lui-même.

— Etes-vous réellement la fille de Joseph Wilmot ? M. Dunbar semble douter que le décédé eût une fille.

(A suivre)

Primes Exceptionnelles

— 000 —

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de mai ou juin 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Sabre et Femme*, par Gilbert Parker. Magnifique roman historique canadien illustré.

2.—Un chapelet en perles mordanées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

3.—Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 500 pages ; mesurant 4½ x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranches dorées et guillochées.

4.—Une magnifique bague avec diamant sicilien, semblable à l'article véritable.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

